

La Semaine egyptienne

Hebdomadaire illustré de la vie
Artistique, Littéraire, Théâtrale, Financière et Sportive en Egypte

Organe du "Touring Club de France" section d'Egypte

**VOIR
DANS
CE NUMERO**



**NOS DEUX
CONCOURS
A PRIMES**

SOMMAIRE: HORS TEXTES ● M. VALSA, *Un centenaire du Romantisme* ● AHMED RASSIM, *La Danseuse Espagnole* ● SINTÈS, *Croquis* ● ELFRIED ELSE, *La montagne qui chante* ● E. DERMENGHEM, *Symphonie Panthéiste* ● R. RIPERT, *Difficile Essor* ● A. A., *La mosquée d'Al-Hakim* ● ANDRÉ GERMAIN et LUC DURTAÏN, *Poèmes* ● JOSEPH RIVIÈRE, *SUR "L'IDIOT" de Dostoïewsky* ● E. J. GERTEINY, *Rondeau du Poète* ● NIZZA, *Brindilles* ● ORION, *L'automobilisme en Egypte*, ● MARIO PETRUS, *Musique Arabe* ● CROISIER, *Nudité* ● M.T. BAUDOIN, *Notes sur quelques livres* ● P.S., *Le Courrier des lettres néo-grecques* ● G. SEVRETTE, *L'Esprit de Jerome K. Jerome* ● M.B., *Les Cinémas*, M. MILLET, *Poème* ● SPORTS, SPECTACLES, CONCOURS DOTÉS DE PRIX.

P. T. 2
AOUT 1927

"La Semaine Egyptienne" est mensuelle en Juin, Juillet, Août et Septembre



Offrez une machine
à coudre
PFAFF
C'est le cadeau le plus utile

Dépositaire:
C. SPIRO
Rue el Bawaki - Le Caire.

DEMANDEZ PARTOUT LE

CHAMPAGNE POMMERY & GRENO REIMS

Carte Blanche (1/2 Sec). — Sec (Drapeau Américain)
Extra-Sec. — Nature (Vin Brut). — Nature 1915 & 1920
(CUVÉE SPÉCIALE)

J. & H. Fleurent, Le Caire
Agents Généraux

SPÉCIALISTE :
Coupe de cheveux
Ondulation Marcel
Ondulation à l'eau
Teintures
pour cheveux
Champooing
Manucure
Massage
Grand
choix de Parfumerie
Ecaillé, etc.
Articles de Toilette
en tous genres.

Maison RUDOLPH
EX-EUGÈNE
LE CAIRE

25, Rue Kasr-el-Nil, 25

COIFFEUR pour DAMES

SALON POUR MESSIEURS

PARIS - LONDRES

Téléphone : 4553 — Ataba

Vêtements TIRING

Le Caire - Ataba el Khaïra

Succursale: Rue Emad-el-Dine.

LA PLUS GRANDE ET LA PLUS ANCIENNE MAISON DE L'ORIENT

La seule avec ses Fabriques en Europe

COGNAC GEOFFROY

V.O., V.S.O.P. fine 1867, fine 1847.

Se trouve dans les Etablissements suivants :

Gropi, Sault, Celestino, Parisiana, St. James,
Lemonia, Ritz, Standard Bar, et chez Fleurent.

NATIONAL BANK OF EGYPT

Constitué aux termes du Décret Khédivial du 25 Juin 1898

CAPITAL. Lst. 3.000.000. — FONDS DE RÉSERVE Lst. 2 550.000

Siège Social : LE CAIRE — Succursale : ALEXANDRIE

AGENCES EN EGYPTE ET AU SUDAN :

Asslout, Assouan, Benha, Beni-Souef, Chebine El Kom, Damanhour, El Obeid, Fayoum, Heliopolis, (Caire), Kafr-el-Zayat, Kassala, Kének, Khartoum, Luxor, Mansourah, Mahalla Kébir, Minieh, Mousky, (Caire), Omdurman, Port-Said, Port-Sudan, Rod-el-Earag, (Caire), Sohag, Suez, Tantah, Tohar, Wad-Medani, Zagazig, et les Succursales et Agences: ex-Lloyd's Bank Limited à Alexandrie, Benha, Beni-Suef, Fayoum, Mansourah, Mehalla Kebir, Minieh, Tantah, Zagazig. Le Caire, Rue Fadl, Mousky, Sayeda-Zenab.

Banque Belge pour L'Etranger

SOCIÉTÉ ANONYME

Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Siège Social: BRUXELLES

Succursales et Agences: LONDRES, PARIS, BUCAREST,
BRAILA, CONSTANTINOPLE, NEW-YORK, PEKIN
SHANGHAI, TIEN-TSIN, HANKOW

Le Caire: 45, Rue Kasr-el-Nil. — Alexandrie: 10, Rue Stamboul.

Traite toutes les opérations de banque.

DEUTSCHE ORIENTBANK A. G.

(Ex Banque Hassan Said Pacha)

Succursale du CAIRE :
47, Rue Kasr-el-Nil, 47

Succursale d'ALEXANDRIE:
4, Rue Adib, 4

Téléphones: No. 45-95
" " 29-10

Téléphones: No. 34-72
" " 68-86
" " 68-87

Adresse Télégraphique:
"DORIBANK"

Adresse Télégraphique:
"DORIBANK"



STYLOS
WATERMAN & SWAN
Chez STAVRINOS

23, Kasr - el - Nil

LES ARTS ◦ ◦
LA MUSIQUE ◦ ◦
LE THÉÂTRE ◦ ◦
LE CINÉMA ◦ ◦
LES EXPOSITIONS
LES LIVRES ◦ ◦
L'HUMOUR ◦ ◦
L'ATHLÉTISME ◦ ◦

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Égypte

Directeur-Propriétaire
STAVROS STAVRINOS

Boîte Postale No. 694

RÉDACTION - ADMINISTRATION
23, Rue Kasr-el-Nil

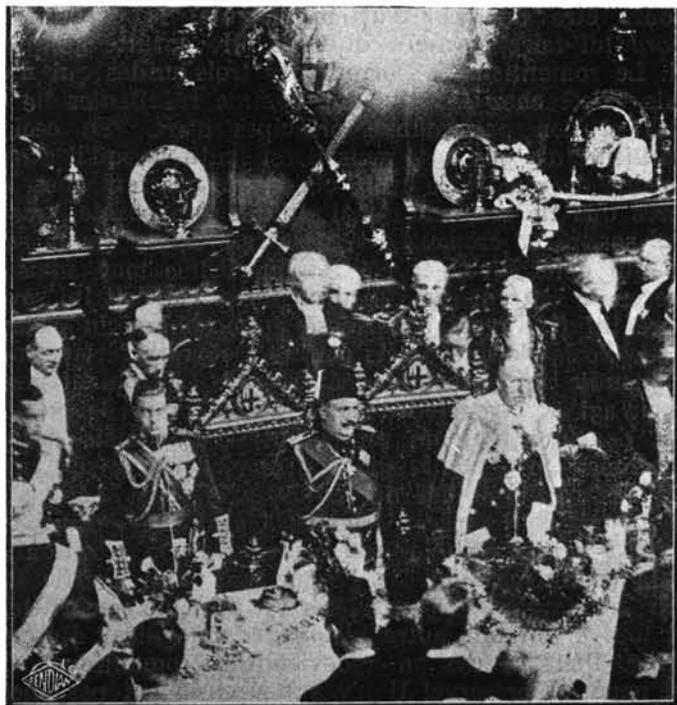
ABONNEMENTS ANNUELS
Égypte P.T. 100 — Etranger Lst. 1

LA FINANCE ◦
L'INDUSTRIE ET
LE COMMERCE ◦ ◦
LES SPORTS ◦ ◦
LA DANSE ◦ ◦ ◦
LA MODE ◦ ◦ ◦
LES MONDANITES
LES SPECTACLES ◦

La Réception de S.M. Le Roi Fouad 1^{er} à Londres



S.M. Le Roi Fouad 1^{er} et S.M. Le Roi Georges V. dans le carrosse royal



La Réception de S.M. Le Roi Fouad 1^{er} au Guildhall.
à droite le Prince de Galles à gauche le Lord-Maire



S.M. Fouad 1^{er} accompagné du Prince de Galles
débarque à Douvres

Un centenaire du Romantisme

C'est le centenaire français, 1827, ayant donné naissance à « *Cromwell* », drame de Victor Hugo, injouable à cause de ses dimensions, où le plus illustre poète français du siècle dernier, dans un long prologue, condamne le classicisme et instaure le romantisme, déjà assez vieux, et ayant comme précurseurs illustres Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand. Emile Deschanel, notons-le en passant, avait découvert le romantisme des classiques. Pour nous, en tant que principe d'art, le romantisme est aussi vieux que le monde.

Rien n'empêche qu'il y ait aussi un centenaire du romantisme allemand ou anglais ou un tricentenaire espagnol, les ibères ayant toujours été romantiques. La mode est aux commémorations qui sont de nos temps une excellente affaire pour les éditeurs. L'intérêt purement littéraire ne vient qu'en second, en dernier lieu; l'honneur d'en être le prétexte suffit, et d'ailleurs ceux qui s'intéressent à un poète n'attendent pas le centenaire, où le cinquantième de sa naissance ou de sa mort pour le relire.

« *Cromwell* » marque une étape dans l'histoire des lettres françaises. C'est incontestable.

Pour s'en rendre compte on n'a qu'à jeter un coup d'œil rétrospectif sur la littérature française de l'époque et plus spécialement sur le théâtre français. Le genre dit tragédie expire avec Racine. Voltaire s'acharne contre Corneille, très habilement, pour laisser entrevoir sa propre supériorité sur Racine, à ce qu'il croyait. Lagrange-Chancel, Crébillon, Saurin, Lafosse, Ducis, Lemierre ne peuvent plus ranimer la flamme à jamais éteinte. Diderot inaugure la comédie larmoyante. Seuls Marivaux et Beaumarchais font bande à part et chacun, innovant dans leur genre, nous donnent leurs chefs-d'œuvre connus. L'époque révolutionnaire et napoléonienne est plus fertile en acteurs qu'en auteurs de génie. Les nouveaux poètes s'efforcent en vain de fournir à Talma, mort une année avant « *Cromwell* », des dignes pendants de « *Cinna* » ou d'« *Andromaque* ». Les conditions qui avaient donné naissance aux œuvres de Corneille sont à jamais disparues.

Par contre les procédés de l'art illustré par Racine subsistent. C'est une loi dans l'évolution des genres — nous ne prenons pas ces mots dans l'acception de Brunetière — que chaque fois que l'âme, l'essence qui fit vivre une formule disparaît, la formule pétrifiée, momifiée, ayant perdu toute sa souplesse demeure, longtemps après, beaucoup plus raide qu'auparavant. Le souffle manque mais le cadre reste.

Ainsi l'engouement pour le genre dit « noble », pour le siècle pompeux, pour le mot de haute naissance reste plus que jamais rêvé dans les esprits bien pensants. La sublime leçon du « barbare » Shakespeare n'a profité à personne, même pas à Voltaire qui le fit connaître à son pays. L'horreur pour le mot qui n'est pas noble est telle que l'on n'hésite pas à hérissier son style des périphrases longues d'un alexandrin. Je ne sais plus quel poète, afin d'éviter le mot « espion » considéré impropre au style tragique, emploie cette charade périphrastique.

Ces mortels dont l'Etat gage la vigilance! Par la suite Vigny se vante d'avoir employé le mot « mouchoir », également réputé ignoble dans l'adaptation de l'« *Othello* »!

Le théâtre tragique s'écartait de plus en plus de la vie et se confinait dans l'abstraction, enfermé dans une formule rigide.

Victor Hugo ouvrit portes et fenêtres, l'air pur entra, la vie, la vie noble et roturière, humble et pompeuse vint régénérer la scène mourante. Le romantisme nous avait délivrés du classicisme de formule et des pseudoclassiques qui germaient un peu partout.

L'immense dette de reconnaissance de la littérature dramatique française envers le romantisme est d'avoir de nouveau reçu en pleine figure, un souffle vivifiant qui lui permit de se redresser et de continuer digne de ses traditions. La poésie et les autres arts suivent le mouvement.

Le goût exotique déjà inculqué au public par Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand est un appui précieux à la nouvelle école. Ce n'est plus l'antiquité gréco-latine — à un tel point transformée précédemment qu'un helléniste en rirait — qui fournit arguments et héros. C'est l'univers entier, c'est l'histoire de tous temps et notamment le moyen-âge. L'étude exclusive de l'homme, but du classicisme français ne donne plus le change; on s'aperçoit qu'il existe des hommes partout et non pas spécialement dans les cours royales. L'exotisme dramatique de Voltaire anticipe déjà sur le mouvement, mais les chinois du patriarche de Ferney sont de la même race que les turcs de Racine.

L'école romantique à ses débuts était un reniement systématique des principes du classicisme français, tel qu'il fut codifié par Boileau. En somme ce n'était qu'une réaction violente rendue nécessaire par le marasme où l'art avait été conduit par un rigorisme dogmatique. L'art ne peut admettre ni principes, ni chaînes, ni règles; il en meurt s'il ne peut les secouer.

Or c'est précisément ce dernier bienfait que la littérature française doit au romantisme. L'exotisme, le pittoresque, le mélange des genres sont les premiers constituants du drame dit romantique. On reprochait à Shakespeare comme une hérésie le mélange du comique et du dramatique sans se rendre compte que sous ce point de vue étroit la vie aussi serait une hérésie. Le classicisme meurt parce qu'il tourne le dos à la vie; le romantisme s'y jette éperdument, s'y débauche, à un tel point qu'il dégénère beaucoup plus rapidement que le classicisme qu'il a si vivement combattu.

Ainsi il est curieux de constater que si le romantisme a été un principe destructeur bienfaisant, il n'a rien su construire sur les décombres qu'il avait amassés. Les drames de Victor Hugo s'ils nous éblouissent encore c'est plutôt par leur splendeur verbale; le fond en est parfois puénil. Le romantisme a voulu trop embrasser, a voulu courir plusieurs lièvres à la fois. Principe négateur par excellence, il était considéré comme celui de l'affirmation de la vie. Du moins les chefs romantiques le croyaient. Mais la vie aperçue à travers les nuages romantiques vaut celle examinée à la loupe par le mystère de l'analyse classique. Les exagérations et les hyperboles, les antithèses et les parallélismes romantiques sont brillants des fois, mais sonnent toujours faux. Une tragédie du XVIIIe siècle dans sa sécheresse vaut un drame du XIXe dans tout son débordement frénétique. Les deux conceptions sont également éloignées de l'art et de la vie. La tragédie veut toujours être une construction savante; le drame veut d'abord lui faire la nique quitte à être ensuite n'importe quoi. Le romantisme a horreur des trois unités qui n'ont jamais existé chez Aristote que comme résultantes de ses études et non pas comme principes d'art. En ceci le romantisme n'a pas tort, mais il est fautif lorsqu'il s'avère incapable de construire autre chose que des fantoches, des ombres que ne soutient que l'attitude provocante, que le verbe sonore et creux. Le romantisme est la vague salubre qui déferle sur la côte et qui balaie tout, mais ne laisse en se retirant que des décombres. On doit lui savoir un gré infini d'avoir débarrassé l'atmosphère du cadavre du pseudoclassicisme, mais on ne pourrait sérieusement y applaudir un principe régénérateur. Le romantisme à un peu agi à l'aveuglette; tel le géant blond de la fable il est demeuré toujours un enfant, sans jamais devenir un homme. On a admis son adolescence vigoureuse, mais il n'a pas eu de période de virilité et le géant blond s'est, dans un très petit espace de temps, transformé en innocent.

On a raison de fêter son centenaire. On a raison d'y voir la commémoration de l'évènement d'un souffle libérateur; mais quant à y considérer un principe constructeur, c'est tout à fait une autre histoire comme dirait Rudyard Kipling. Dans ce cas on redeviendrait romantique! Que Dieu nous en préserve! Il n'y a heureusement pas encore une nouvelle forme de classicisme mourant à tuer. Alors seulement, le romantisme sera encore et toujours le bienvenu.

M. VALSA.



Croquis de Juan Sintès

AHMED RASSIM

La Danseuse Espagnole

Conchita doit être heureuse: elle mimait en souriant une danse flamenco.

En elle courent déjà sept veines de soleil.

Deux yeux angoissés ornent sa tête d'amande, de ce noir, si noir, qui paraît bleu.

De son peigne rêveur, autre chute, mais de blanche dentelle;

Ainsi le halo de son visage venait à nous tendrement comme du fond ocre d'une toile ancienne...

Et c'est ainsi que durant les tourbillons de la danse, sa bouche avait l'air d'un œillet que la brise ferait vibrer « dans » un balcon.

O puissé-je voir un jour immobile cette fleur andalouse..

Pour y boire un baiser poignant comme la soif..

Pour connaître la saveur de la pierre d'Espagne..

Pour sentir couler son haleine dans mon cœur..

Puis,
mourir..

Afin que nul ne puisse enlever de mon cercueil, le souvenir:

La fleur dans laquelle a trempé une rose, garde son parfum, même quand la rose est fanée..

Il était un ardent foyer
que nous ne voyons pas
dans le parquet sur lequel elle danse..

Conchita piétinait
était-ce de douleur..

Car elle semblait danser
sur de la cendre vive..

Et son visage de perle était voluptueux comme une main sans bague.

Mais ses talons menus soulevaient en passant un torrent d'harmonie qu'enveloppait une poudre d'or
De longs serpents de feu
invisibles, s'élevaient
traîtreusement du sol,
montaient et savamment entouraient sa taille,
montaient brûlants et suaves
bercer ce corps de
femme
en un rythme voluptueux.

La « divine douleur » brûlait-elle
ses entrailles,
pour ainsi scander ses
reins harmonieux,
pour faire flamber ses bras félins et
tortueux?
Mais lentement ses mains retombaient en tremblant,
comme ces feuilles qui exhalent leur dernier soupir..
Et cela était doux comme des feuilles qui trembleraient
en tombant.

Puis ses bras serpentaient l'azur avec grâce; on eût
dit des ruisseaux fleurissant une prairie..

et ses mains se tournaient et se retournaient, comme
pour raccourcir les fils par lesquels mystérieusement, elle
nous tenait.

Conchita a disparu.

Un instant,
la scène a vibré comme une lampe dont ajusterait la
mèche un soir de tempête..

Mais en fermant les yeux, on pouvait voir encore:
ses poignets.

Brusquement, un bruit
de bois qui craque au feu.
Conchita est revenue avec
des castagnettes; symbole des cœurs
avec lesquels elle joue;
non par cruauté, mais pour la plainte
sombre dont son âme de mauresque
a besoin.

Et sur nous son regard s'étirait lascivement
pareil à des mains félines,
une feuille,
tandis que son corps se repliait comme
comme une lettre de rupture que l'on regarderait avec peine
se tordre dans un feu.

Conchita doit connaître le miel de la peine.

Je voudrais être la plante qui grimpe, monte jusqu'à
sa fenêtre,
et qui parfois frôle son visage.

AHMED RASSIM.



Le Rosaire Estival

CREPUSCULE

Le soleil s'est couché dans sa magnificence,
Sur son sépulcre ayant roulé la pierre d'or.
Tout se tait, et le ciel vide, n'est plus dès lors
Qu'une cloche d'azur où vibre le silence.

J.R. FIECHTER.

LES CONTES

LA MONTAGNE QUI CHANTE

(CONTE CHINOIS)

Il y a bien des siècles et des ans vint s'établir ici un empereur très sage et très prudent dont seuls parlent de très vieux livres pour qui même il était aussi ancien que les génies. Et il conquiert, avec son peuple, toute cette terre jusque par delà l'horizon et il se fit aimer de ceux qui l'habitaient avant lui, tant son règne était doux et sa loi bienfaisante. Il mit à l'œuvre ce peuple, aussi nombreux que les petites fourmis rouges, et il bâtit une ville comme on n'en vit jamais; tout autour il étendit des jardins magnifiques où croissaient toutes les herbes qui nourrissent les hommes; et il y avait là des fleurs éclatantes de lumière et de couleur, des fruits dont le parfum frappait de loin les sens du voyageur. Et dans d'admirables prairies où coulaient des eaux fraîches comme la neige qui descend des montagnes au printemps et clair comme l'air du matin, passaient de grands troupeaux propres et beaux comme des chevaux de course.

Chaque soir, l'empereur, grand comme le bambou des rivières et mince comme lui, souriant comme la lueur du soir, partait seul à travers la ville et se dirigeait vers les lointaines montagnes, où d'autres que lui n'eussent pu parvenir qu'après de longues et pénibles marches. C'était là qu'il rencontrait les filles de la lumière, les étoiles que les paysans voyaient traverser le ciel, rapides et brillantes, pour se poser sur ces sommets inaccessibles. Il passait là ses nuits en d'ineffables amours, en entretiens dont le ciel bienveillant fut le témoin favorable. Et soit qu'il rentrât sur l'aile des vents ou sur celle de la lumière, chaque matin le voyait, alerte et attentif, régner, donner des ordres, veiller à tout, édicter des lois sages, réprimer la plus petite faute; car il était comme le père de son peuple et tous vivaient sous lui comme des frères. Et nul ne songeait à lever une tête orgueilleuse sur les moins forts et les moins sages. Mais les faibles honoraient les forts qui les protégeaient et les forts honoraient le roi qui les aimait et leur imposait sa divine sagesse. Et les années passaient sans encombre : les sages que le roi nourrissait éduquaient les peuples, les préservaient des maladies du corps et des erreurs de l'âme. L'amour régnait dans tout l'empire que le Maître fit ceindre d'inébranlables murs pour le préserver de l'iniquité du dehors. Et l'étranger qui pénétrait dans la ville la traversait, émerveillé, et répandait au loin ses louanges, car le roi était hospitalier et ne refusait jamais l'abri de sa demeure au suppliant.

Et le roi consigna dans des livres d'amour la bienfai-

Les pages ci-haut sont extraites et traduites du carnet de voyage de feu M. Van Assche, voyageur flamand du XVIII^e siècle, qui parcourut une partie du Gobi, en explorateur. Son manuscrit écrit en partie en latin, en partie en hollandais, en partie sous une forme cryptographique dont je n'ai pu encore venir à bout, m'est venu entre les mains par hasard.

Le conte de la « montagne qui chante » fut fait à notre voyageur par son guide chinois, le soir d'une halte dans le nord du désert, près d'une colline dont les roches dilatées vibrent au coucher et au lever du soleil sous l'influence de la température.

J'ai cru bien faire en le livrant au public sous une forme aussi simple que possible, débarrassée de l'énorme appareil d'annotations érudites dont l'auteur n'avait cessé de l'enrichir.

Il semble que la question des émigrations mongoles l'ait passionné et quelques phrases nous font entendre qu'il avait eu des lumières fort neuves à ce sujet.

Malheureusement l'assassinat prématuré du voyageur, dès son retour en Europe, et l'ignorance où nous sommes de la clef du cryptogramme, font perdre à la science le fruit de cet énorme labeur.

sante doctrine qu'il apprenait des filles de la lumière, au cours des nuits propices. Et le roi vieillissait honoré, mais le peuple craignait sa mort, car il n'avait pas de fils à qui il pût transmettre ces mots par lesquels il avait dompté les esprits malfaisants qui dessèchent le cœur des hommes et de la terre, qui brûlent les moissons et dressent les frères les uns contre les autres. Et ces mots ne pouvaient se transmettre à aucun des sages, car si élevé que l'on soit, on ne pouvait les prononcer sans périr avant d'en achever la phrase, à moins d'être comme il l'était, fils du ciel, né sans mère et pur du contact des filles des hommes.

D'autres années passèrent, les récoltes furent fécondes, les peuples vivaient dans le bonheur et la paix, satisfaits de ce qu'ils possédaient. Et les demeures s'embellissaient du travail de chacun; et chacune était comme la maison d'un roi. Nulle ne dépassait les autres, car elles avaient le même esprit que leurs maîtres; et elles semblaient savoir elles aussi que la seule vraie grandeur dans l'être, est la bonté.

Un jour le roi se sentit vieillir. Son cœur fut douloureux car il sentit s'éteindre en lui la flamme exquise de la vie et il pleura sur son peuple.

Alors, farouche, il s'enferma dans la dernière chambre de son palais qui, haut comme une montagne, dominait la ville, et l'on vit pendant des jours et des jours, pleuvoir sur cette tour altière les messagères lumineuses du ciel. Et des lueurs énormes y flamboyèrent et tout autour retentissait du fracas du tonnerre. Mais les hommes dans le peuple ne craignaient pas, car les mauvais génies, frères de la peur et de la haine, étaient loin de leurs cœurs. Nul ne vit jamais ce qui se passa dans la chambre haute dont d'énormes piliers supportaient le toit.

Le quarantième jour la tour fut tranquille et le roi ordonna au plus sages des sages de monter près de lui.

Son corps n'avait presque plus de chair; seuls ses yeux gardaient un peu de vie et le sage, sentant que la mort était proche, lui baisa les mains en pleurant.

Le vieillard se leva alors à demi et lui dit : « Ne crains pas, la mort n'est pas pour l'âme lumineuse. Seule l'âme obscure souffre de quitter le corps. Vois. Avec l'aide bénie des étoiles j'ai forgé ce gong. Il est plus lourd que les montagnes bleues et nul, sinon la souveraine Bonté, ne pourrait le faire remuer. Vois aussi ce miroir. Il se ternit quand le mal passe sur la terre et l'on ne peut lui rendre son éclat qu'en frappant sur le gong avec ce maillet d'or.

Tant que tu veilleras sur mon peuple, tant que tu seras le prêtre attentif de ce temple, tant que tu garderas le maillet près de toi, tu mettras les génies de la terre en fuite à l'aide du gong dont la voix comme celle du tonnerre, renferme tous les mots qui sont la Bonté. Et tu vivras, inébranlable, ignorant la faim, la soif, la fatigue et la mort.

Et le ministre vit, près d'un miroir brillant comme la face de la lune, un gong énorme, clair comme le soleil. Le roi dit encore : « Va, dis aux sages, tes frères, de continuer leur œuvre d'amour; puis il se coucha, ferma les yeux. Une lumière brilla au-dessus de la tour éthérée, la foudre descendit sur le palais qui par trois fois s'entr'ouvrit comme prêt à s'abattre. Une sombre nuée passa sur la ville.

Et le peuple fut dans le deuil et l'affliction car il connut ainsi que le roi était mort.

La vie continua, laborieuse et douce, et les générations se succédaient, et le sage, tout seul dans sa tour, passait ses jours penché sur le miroir. Il avait lié le maillet d'or à son poignet, car il craignait la vengeance des génies

cruels. Ceux-ci savaient que l'Empereur était mort et ils brûlaient du désir de reprendre la plaine qu'il leur avait arrachée.

Mais ils ne pouvaient rien tant que demeurait dressé devant eux l'appareil terrible du gong éclatant, tant que le sage tenait dans sa main le maillet d'or étincelant, tant que ses yeux reflétaient la lumière du miroir. Ils rusèrent alors, se glissèrent parmi les serviteurs qui brûlaient des parfums dans la retraite du sage, qui couvraient son lit de cuir, d'étoffes précieuses, qui préparaient son bain et l'eau parfumée dont il se rafraîchissait parfois le front et les lèvres.

Et les génies malfaisants tentèrent de distraire l'homme vertueux de sa tâche, en lui présentant des fruits rares et odorants, produits des plus lointaines terres. Mais il ne les voyaient même pas. Et lorsque l'odeur des mangues se mêlaient à celle des roses et des melons, à peine s'en apercevait-il et les respirait-il, en faisant tourner dans sa main la manche du lourd maillet, sans quitter des yeux l'argent clair du miroir.

Et ils lui firent entendre de suaves musiques, dont le peuple entier frémissait d'aise, assemblé au pied de la tour. Mais lui, interrompait les chants en libérant le tonnerre du gong parce qu'une buée avait un moment effleuré le miroir. Et lassés, les musiciens abandonnaient les cithares et les flûtes aux notes langoureuses, et les tambourins amis du plaisir.

Les génies alors mirent en œuvre toutes les séductions, dont ils parèrent de belles filles dont la chair mate semblait palpiter de lumineux reflets. Et elles montaient à la tour, vêtues de soies qui moulaient les formes charmantes et gracieuses de leurs corps aux seins pointus, dont naissait le désir. Et elles ondoyèrent autour de lui, se découvrirent à ses yeux, l'enveloppèrent de leurs parfums et de leurs danses légères comme celles des libellules sur les fleurs. Et les yeux des sages qu'il admettait parfois auprès de lui se troublèrent et leur chair fut émue. Mais lui renvoya les danseuses aux beaux bras d'un geste impérieux. Et les génies sur qui pleuvait sans cesse le fracas terrible des mots exterminateurs lancés vers l'horzoin par la voix puissante du gong tutélaire, se réfugièrent avec effroi dans les grottes de la montagne d'airain où bouillonnait le souffre, et la terre même, dit-on, comme de la cire fondue. Et pendant bien de temps nul n'entendit plus parler d'eux.

Et le sage auguste, resté seul dans sa tour, (car les temps et les âges avaient passé et tous ceux qui l'approchaient jadis étaient morts) passait ses nuits solitaires sur la tour immense dont la grande ombre, couvrait tour à tour les quartiers de la ville; marquait la fuite des jours sous la lumière de la lune et l'éclat du soleil.

Et le miroir d'argent restait inaltéré.

Parfois penché de sa terrasse dont nul n'osait franchir le seuil hanté par les esprits, le Protecteur regardait les enfants et les femmes mener des rondes joyeuses sur les places et dans les rues. Mais ils n'étaient plus pour lui que des signes car depuis longtemps il avait désappris les ardeurs de la chair et les effluves de la vie, car il planait trop haut au-dessus d'eux. Et loin des hommes, rivé à sa grandeur, il souffrait d'être seul et son cœur se troublait de chagrins, chaque jour davantage.

En ces temps, il vint du Yunam fécond des marchands qui portaient dans leurs ballots la gomme du pavot, sœur de la mort et mère de l'oubli.

Mais les gardes des portes augustes de la ville les chassèrent avec horreur; car le bonheur serein et la paix du labeur accepté régnaient sur la cité.

Et les marchands se retirèrent dans la montagne d'airain, pour y passer la nuit.

Il arriva quelque temps après un vieillard d'esprit doux et paisible, et humain, qui entra dans la ville, couvert de poussière, et on le conduisit avec honneur dans la maison des étrangers où on le traita bien. Et on lui parla de la tour solitaire et de l'esprit bienveillant qui, de là-haut, écartait de la ville tous les dangers.

Et le vieillard fut téméraire car il monta dans la tour

et tous suivirent, pleins d'angoisse, le bruit de ses pas qui résonnait et se perdait dans les immenses voûtes et dans les escaliers que nul depuis des siècles n'avait foulé de sa chaussure. Quand il entra dans la cellule du sage, celui-ci pensa défaillir d'émotion; et ce vieillard, comme lui, qui lui tendait une main fraternelle, fut plus cher à son cœur que les lueurs des cieux. Et il l'embrassa avec effusion. Et la nuit se passa en récits : d'être si longtemps demeuré sans un être humain près de lui, le reclus se découvrait des trésors d'amour, et ils les répandait sur le vieillard dont la face ridée grimaçait d'aimables sourires.

Et quand le vieillard le quitta, le matin, il se sentit affreusement seul. Et il attendit anxieusement le soir qui le ramènerait. Leur amitié dura des semaines; puis le vieillard dut s'en aller et le sage fut épouvanté à l'idée que de nouveaux siècles passeraient sans que personne vint monter auprès de lui.

Mais le bon vieillard lui dit : « Tu crains la douleur qui n'a pas de fin, et tu as raison car l'humaine sagesse ne remédie qu'à une douleur humaine et ta solitude est plus qu'humaine. Seul l'Incréé peut se complaire dans l'éternel isolement. Mais ne crains plus, car je te laisserai avant mon départ le baume divin qui berce la douleur et qui l'endort.

Et de dessous sa tunique de soie, il tira une pipe, une lampe, l'aiguille et les pincettes du fumeur d'opium et il les posa sur une table de bois précieux, sur un fin tapis de soie aux reflets changeants.

Puis tirant de sa poche un flacon plein de la gomme perfide, il parla : « Voici le baume né sur les bords du Gange, qui endort la douleur humaine, apaise le cœur et l'esprit.

Il procure l'oubli et fait que les pauvres hommes goûtent la paix du sommeil qui rapproche de Dieu.

Quand tu te sentiras faible devant l'infinité de la souffrance et durant sa durée éternelle, fume la divine gomme et tu te réveilleras plus fort et plus calme, car tu auras approché les vérités inébranlables.

Voici la science des sages, la force des géants, le courage des héros. Et il prépara la pipe d'opium.

La boulette grésilla un instant sur la flamme de la lampe qui parut rosée, et le sage aspirant d'un trait toute l'acre vapeur se sentit fondre infiniment dans un abîme de bien être et d'oubli où pourtant un ricanement infernal le poursuivait un instant comme le roulement du tonnerre.

Et le bon vieillard reprit sa forme première et démoniaque, vola le maillet d'or et disparut dans un nuage.

Et comme l'opium était pétri par les mauvais génies, il appesantit durant des siècles et des siècles le corps et l'esprit du gardien qui n'avait eu peur que d'être seul avec lui-même. Et les mauvaises herbes crûrent sur les terrasses du palais dont les dalles se fondirent. Et des lianes s'élançèrent à l'assaut des colonnes qu'elles broyèrent sous les mille dents de leurs racines, et les trous des murs chaque jour plus nombreux, abritèrent un peuple de lézards, de serpents et d'oiseaux. Et le miroir d'argent se ternit d'une lèpre épaisse tandis qu'une mer de sang dont naissaient des crapauds, des vipères et des scorpions, tombait du gong majestueux et humilié.

Car les vices croissaient dans la ville abandonnée de son gardien comme les herbes sur les murs du palais dévasté. Et le frère fit la guerre au frère; et l'exécration d'amour de l'un contre l'autre les amis de la veille. Des hommes armés s'emparèrent des greniers de la ville et revendirent très cher au peuple affamé ce bien qui était né de la sueur de tous. Et il y eut dans l'ancienne cité d'amour des riches odieux qui méprisèrent l'homme qu'ils avaient appauvri, et le pauvre travailla pour le riche. Et les spectacles de l'oisiveté voluptueuse poussa les jeunes gens au crime; la misère réduisit les jeunes filles à vendre à des vieillards la fraîcheur éniivrante de leur chair.

La haine régna là où domina l'amour.

Et il y eut des guerres et des famines et des révoltes. Les sages furent battus, exilés, maltraités. Un peuple abusé par des méchants qu'inspiraient des génies fils de la nuit

brûla les livres où des millénaires avaient accumulé la sagesse.

Parfois quelqu'un homme de bien prenait la tête d'une révolution, rétablissait pour un moment l'ordre de la communauté de jadis, puis mourait noyé dans son propre sang, au milieu des déportements de la foule et de la fureur du lucre des riches.

Et quand le dormeur s'éveilla, l'épouvante, la douleur, la honte et le remords lui mordirent le cœur. Les larges poutres de pierre chancelaient sous ses pieds. Un miracle semblait soutenir encore en l'air l'observatoire qui disparaissait sous l'épais rideau de feuillage. Et quoiqu'il ne pût rien voir au dehors le miroir terni affreusement lui dit ce qui était arrivé. Il voulut ébranler le gong avec ses poings débiles, mais l'énorme airain resta muet; il y frappa sa tête blanche, mais le bronze impassible ne vibra pas.

Alors désespéré le veillard se fouilla la poitrine avec les ongles et lança son cœur tout sanglant au gong inébranlable qui soudain, échauffé de la sublime offrande, vibra comme tous les tonnerres des cieux.

Et la ville tout entière cessa de respirer sous ce bruit d'un autre âge.

Et les génies épouvantés s'enfuirent.

Une pluie de feu s'abattit sur la cité maudite désormais, et la dernière maison se tordait comme un brandon dans les flammes quand l'immense tour, seule au milieu des ruines s'écroula tout d'un bloc au milieu du fracas du gong qui disparut dans les entrailles de la terre.

Et l'on dit qu'il est toujours là; lançant parfois encore un son lointain, très pur, qui serre le cœur du voyageur coupable, dans l'éternelle paix des nuits du grand désert.

ELFRIED ELSE.

Note. — Monsieur Von Assche fit faire des fouilles à cet endroit et ramena semble-t-il quelques poteries et quelques disques de bronze gravé, d'un très ancien travail, dont un dessin schématique mit ce conte dans un fouillis cryptographique indéchiffrable.

La Symphonie Panthéiste

L'Ethique, austère tragédie, symphonie froidement passionnée. Les Théorèmes sont des thèmes musicaux, développés par des démonstrations, répétés dans un autre ton par les Corollaires, repris avec des variations par les Scholies où sourit, claire et grave, la joie de la pensée adéquate.

De petits théorèmes s'accumulent, comme, dans l'exposition d'une pièce, les répliques dont on ne saisira que plus tard l'utilité. C'est le pendant de la maïeutique socratique, subtil — mais avec plus d'austérité — engrenage.

De la perfection du Dieu en qui tout existe, se déduit un inexorable déterminisme. Votre ironie, ô philosophe, était sérieuse et grave, quand, avec les mots de la pieuse scholastique, vous dépouilliez Dieu de toute volonté pour pouvoir lui conférer la plénitude de l'existence.

Puis le drame se resserre dont nous a d'abord été montré le théâtre : l'âme humaine est maintenant protagoniste. Mais le livre se termine encore par le leit-motiv de la nécessité.

Un fleuve coule, large, puissant, taciturne, impassible en apparence, et si froidement enthousiaste. Une nuit sublime dévoile l'éparpillement terrifiant des astres, et un homme les compte, l'âme sereine. La Pensée contemplant sans vertige les modes infinis de l'Être, met chaque chose à sa place et prenant conscience d'elle-même dans l'Esprit humain, s'étudie, se dissèque, proclame à la fois sa faiblesse et sa divinité.

Servitude humaine et force des affections! Les désirs qui s'imposent à l'homme en tant qu'il est une partie de la nature, les passions qui le font agir, le contraignent à

s'intégrer dans le cours universellement déterminé des choses. Toutes les affections naissent et se transforment en son âme, aussi géométriquement que, selon la vision de Lucrèce, tombait la pluie d'atomes dans l'indicible vide.

Mais une libération est entrevue. Le drame se resserre encore pour se concentrer sur une figure: l'Homme Libre guidé par la Raison selon son intérêt véritable. L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse n'est point une méditation de la mort, mais une méditation de la vraie vie. S'il vit parmi les ignorants, il évite autant que possible leurs bienfaits. Seul, il sait être utile aux autres et il connaît une reconnaissance qui n'est point un marchandage. Au milieu des autres hommes, sous les logis de la Cité il reste toujours libre. Plus il aura d'idées claires, plus il sera maître de ses passions, moins il craindra la mort, plus il aimera Dieu. Et cet amour des hommes pour Dieu et de Dieu pour les hommes est la Béatitude et la lumière de la pensée transfigurée, la Gloire dont parlent les Ecritures.

Malingre et phthisique Baruch Spinoza, je pense à vous et à la petite chambre du Pavillonengragt où vous vous exerciez à la modération de l'âme et à la connaissance de l'Être. C'est là que je me plais à situer le grand drame dont vous fûtes à la fois le héros et l'auteur.

Dissonances... Dissonances... nous sommes en proie à la tourmente des bruits. Nous sommes égarés dans le taillis des contingences et des individualités mesquines. Mais voici qu'un accord lumineux résout toutes les insuffisances et chaque chose apparaît comme un aspect momentané de la Force et de l'Amour immortel. La Réalité se confond avec la Perfection. Chaque être, essentiellement, participe de la Beauté du tout divin. Pour être libre, il n'y a qu'à penser clairement. Pour être Dieu, il suffit de s'en apercevoir et de se sentir parcelle de Pan qui dirige la gravitation des astres, terrifie les nymphes et fait vibrer harmonieusement les roseaux...

Il me plaît encore, marchand de lorgnettes, de vous voir sous les traits que le sculpteur anonyme de Reims donne à une statue au fin visage merveilleusement intelligent de juif. Les yeux sont doucement ironiques, le front est largement équilibré, le nez délicatement sensuel, et la bouche est admirable, aux lèvres minces, coupantes, savantes, virtuoses...

Cet homme semble plus soucieux de posséder la Vérité pour lui-même que pour les autres hommes, sceptique sur l'usage qu'ils pourraient en faire. Mais pour l'amour d'elle il la proclame, sans emphase, courageusement, et avec un long sourire...

Emile DERMENGHEM.

LE DIFFICILE ESSOR

*Je voudrais mieux chanter les fêtes de la vie,
Les espoirs exaltants, les joies de chaque jour,
Et l'amour, tout le long de la route suivie,
Et la chaste amitié, plus belle que l'amour.*

*Je voudrais célébrer les fastes du soleil,
Son aube sur la mer, son déclin dans les arbres,
L'immortelle nature en son fécond sommeil,
La splendeur du Passé qui survit dans les marbres!*

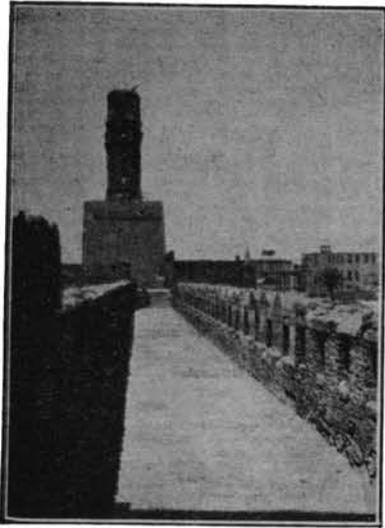
*Mais tous les mots dormant au fond secret du rêve,
Près de suivre hors du nid l'essor qui le soulève,
Hésitent un instant sur le bord, alarmés.*

*Les plus audacieux, s'envolent au poème,
Mais les plus délicats, ce sont ceux que l'on aime
Et qui palpitent à fleur de lèvres, inexprimés!*

Raymond RIPERT.

AUTOUR DU CAIRE

MOSQUÉE D'AL - HAKIM



Les Khalifes Fatimides s'établirent en Egypte à la fin du Xe siècle et y régnèrent jusqu'au début du XIIe siècle, où ils finirent, sans gloire, par se voir remplacés par leurs maîtres du palais, ces chefs de prétoires: les émirs mameluks.

Ce fut le Khalife Al Mou'izz qui s'établit le premier en Egypte, profitant du désordre où le pays se trouvait plongé après la mort du nègre Kafour, ministre tout puissant du dernier des Ikchides. Il fonda le Caire (al Kahira al Mouiz-

zia) au Nord-Est d'Al Foustât, pour y installer ses palais, ses casernes et le logis de ses serviteurs. Ce fut sous son règne que la mosquée d'Al Ahzar fut bâtie, dans des proportions bien plus modestes qu'elle n'en revêt aujourd'hui, après des agrandissements successifs, les principaux datant du XIVe siècle. Sous Aziz, successeur d'Al Mou'izz, cette mosquée commença à jouer le rôle d'Université musulmane.

Ce fut sous Al Hâkim, fils et successeur d'Aziz, que fut bâtie la mosquée dont nous parlerons aujourd'hui.

On aime à raconter qu'Al Hâkim fut un fou dangereux. Il suffit de lire un traité d'histoire pour s'en persuader: les annalistes arabes, grands amateurs de pittoresque, ne nous ont rien épargné de la description de ses déportements.

Quoi qu'il en soit, qu'il ait empêché les cordonniers de vendre des chaussures de femmes et découragé de petits enfants, il marque un point culminant dans l'histoire des Fatimides qui, quelques années plus tard, sous le règne du faible « El Montançir », vont entrer dans la voie de la décadence.

Les Khalifes Fatimides se disaient, sur la foi de généalogies conçues en dehors des bonnes règles de l'héraldique, descendants de Mohamed par Fatima, épouse d'Ali; et se proclamaient représentants des droits des Alides et défenseurs de l'hérésie Chiite contre les Khalifes Abbassides rattachés à la tradition.

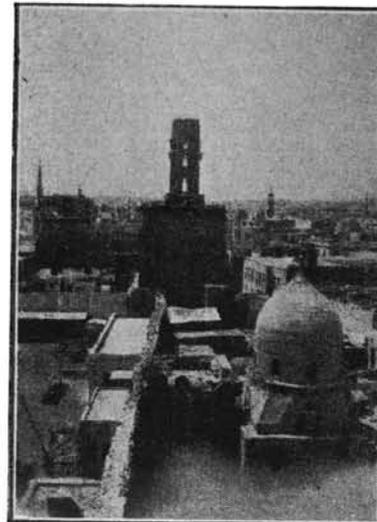
Comme tels ils avaient pris le titre de Khalifes et faisaient dire en leur nom, la prière du Vendredi dans les mosquées de leur vaste empire qui s'étendait, par suzeraineté effective ou nominale, sur l'Afrique du Nord et, par gouvernement direct, sur la Syrie et l'Egypte.

Al Hâkim poussa l'hérésie un peu loin puisqu'il nous est rapporté que, poussé d'une part par Daraza, fondateur de la secte des Druzes, et, d'autre part, entraîné par le déséquilibre général de son esprit, il alla jusqu'à faire commencer la prière, non plus par les paroles: au nom de l'Unique, Clément, Miséricordieux, mais bien par: au nom d'Al Hâkim, etc... Les sacrilèges qui la récitaient ainsi, furent massacrés sur l'heure, quelque terreux qu'inspirassent le souverain et la garde qu'il entretenait.

Mais si les Fatimides furent hérétiques, ils furent aussi de réels bienfaiteurs pour l'Egypte qui connut à nouveau la prospérité sous leur règne. Le XIe siècle est un véritable âge d'or pour les amis des antiquités musulmanes.

Les fouilles de Foustât, le glane des bois gravés et sculptés délicatement, agencés admirablement; les deux grandes mosquées enfin, sont pour l'amateur une source perpétuelle de satisfaction et d'émerveillement.

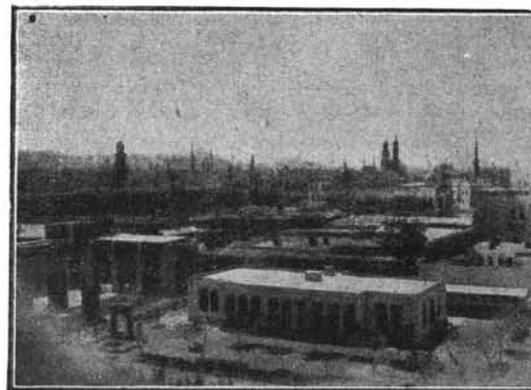
Les fragments de poterie, à reflets d'or, à reflets rubis décorés de scènes souvent humoristiques par la présentation des personnages, ou bien encore ornés de rinceaux délicats, à jolies palmettes que l'on trouve partout dans l'art de cette époque; (1) les petits bols, les tasses en terre très fine et très dure portant des figures d'animaux: moineaux, lièvres, gazelles, paons, d'un dessin souvent spirituel, donnent une haute idée du mérite des céramistes de cette époque. Les autres arts sont à l'avenant: il nous en reste des panneaux de bois sculpté, décorés de rinceaux fleuris et de palmettes, de dessins d'animaux et de frises en belles lettres coufiques terminées par des fleurons et des folioles, ou courant sur un décor floral formant le fond.



C'est de cette belle époque que date la mosquée Al Hâkim. Mais hélas! C'est avec une loupe qu'il faut rechercher, par endroits, dans ses ruines, les traces d'un passé à jamais évanoui. Car le temps, les hommes et les tremblements de terre ont peu à peu rendu au néant cette œuvre d'un grand passé où le voyageur séjourne, dans une mélancolie étonnée, en s'efforçant en vain d'accrocher une bricbe de rêve à un fragment d'inscription, un débris de colonne, une fenêtre close d'une grille

de pierre; miettes trop petites et trop fragiles, hélas!

Car les deux grands minarets qui se dressent aux angles de la vaste étendue, jadis recouverts, par le monument, tours de forteresse plutôt que minarets, ont été rebâties par Beybars el Gachenkir, sous le règne d'En Naçer Mohamed Ibn Qalaoun, et la similitude du toit de ces minarets avec celui du tombeau de Beybars, du tombeau de Silar et Singâr et du minaret restauré de la mosquée d'Ibn Touloun ne prouvent que trop qu'ils ne furent pas rebâties sur le modèle primitif.



La partie ornée des minarets, avec ses fenêtres à linéaires en coquille, avec son toit à côtes saillantes et ses lourdes et robustes stalactites, a d'ailleurs un beauté, un peu étrange premier a-

bord, mais harmonisée avec les lignes sévères des lourdes tours sur lesquelles elle repose. La tour méridionale s'égaie d'une balustrade de merlons élégants, récents d'ailleurs, que sa place dans l'enceinte fortifiée ne peut permettre à la tour Nord. Récente aussi, la vaste inscription de style naskhy qui couronne et orne seule cette grosse tour Nord.

Peut-être sont elles contemporaines de l'édifice primitif, par leur style, les grilles de pierre ouvragées qui percent

la muraille, glorieux débris tout empreints de la fantaisie des bons tailleurs de pierre fatimides.

Que cette cour est vaste! Et comme ces débris d'arcades la font paraître plus dépeuplée encore. (Il en reste cinq rangs du côté de l'Est, mais ils ont perdu presque tous leurs ornements).

Allons et parcourons pieusement ces débris.

Voici un fragment de colonne de marbre, voici un chapiteau corinthien. Quel chemin ces restes de l'antiquité classique ont-ils fait avant d'échouer ici. Dans un coin de la cour voici, entassées, des inscriptions funéraires, des stèles de toutes les époques. Voici des belles auges de calcaire fin, provenant sans doute de la salle d'ablutions et dans le fond desquelles, des poissons finement gravés devaient paraître frétiler dans l'eau courante. Du coin où je me trouve, j'embrasse de l'œil tout ce qui reste de la mosquée. Au centre de la cour, un joli puits à colonnes se dresse, solitaire et un peu perdu, semble-t-il.

Ici, comme à la mosquée Ibn Touloun, on avait bâti des cloîtres à piliers, à colonnes engagées, mais les piliers étaient plus hauts et les colonnes plus grêles. Pourtant, quelle majesté pensive s'exhale encore de cette quintuple rangée de piliers restée debout, et portant encore, débris admirable, la frise de plâtre moulé, ornée d'inscriptions coufiques, dont les traits se prolongent en fleurs, en folioles délicates, répétant de pilier en pilier, la louange de Dieu et les saintes paroles du Coran.

A. A.

POÈMES

LE LOURD PLAISIR

Sous les splendides portiques se recueillent les amants du somptueux plaisir.

La caresse des étoffes veut les tenter, et le velouté des fruits.

Les femmes sont comme de beaux fruits offerts.

Près d'eux le jardin ouvre à leur plaisir d'autres avenues,

Et, volupté à toutes les autres préférable, la musique chante sur la viole d'une jeune femme.

Pourquoi sur leurs visages effleurés de tant de parfums leur cœur ne sourit-il pas ?

Pourquoi leurs gestes sont-ils navrés d'une si lourde et sensuelle tristesse ?

Leur cœur si voluptueux est-il hanté du regret mystérieux de leurs âmes ?

AVENIR TERRESTRE

Les prêtres ont fini de psalmodier, et la foule inutile s'écoule impétueusement par les portails ouverts.

Ils demeurent devant l'autel et l'un près de l'autre.

La bénédiction nuptiale pèse à leurs fronts comme un effroi.

Le lourd avenir se dresse afin de les interroger.

Leurs cœurs, de pauvres cœurs humains, ont-ils assez de flamme pour éclairer les lentes années ?

Et leurs beautés, que tant d'autres dispersent, les ont-ils gardées assez pures pour enchanter le lit conjugal étroit comme une tombe ?

André GERMAIN.

DEUX POÈMES

I

*O désir ancien — désir
Qui m'échappe comme un crime !
O impossible ! ô ce que je ne suis pas !
L'aérien oublié que j'avale
Me nourrit chaque jour et m'alloue de vivre.*

*Toujours mon corps. Je le regarde,
Vainement couvrant en arrière la moitié du monde
Mais à l'apparence en bas rivé :
Il marche, hélas ! vers quelles œuvres —
Et sans cesse mes pas poussent mes reins
Et des bras s'avancent de ma poitrine.*

II

*«Ha ! dans moi, c'est doux ! — C'est terrible !
— Ha ! Cela ! Je sais.»*

*Certes, il est impossible
Que tout homme en pareil instant
Ne sente point juste de même :*

*O sang de mes frères,
Je l'ai au cœur chaque fois que je l'aperçois.*

Luc DURTAÏN.



LIA BIRRY

Qu'elle danse le duo des « Fantoques » ou qu'elle mime le « Réveil du Printemps » elle et son partenaire Arriga ont une souplesse, une fraîcheur inexprimables.

Elle a vu les Balkans, Constantinople et Athènes couronnée de violettes. Partout elle a connu le succès. Son séjour bref en Egypte n'a été qu'un triomphe.

Le mal du pays l'a prise; elle nous quitte pour rentrer en Hongrie. Puisse-t-elle continuer sa route fleurie et revenir l'hiver prochain nous charmer de son sourire et de ses nouvelles créations.

J. DE SENNEVAY.

Sur «L'IDIOT» de Dostoïewsky

Ceci n'est pas une critique, un essai plutôt; les impressions suggérées par la lecture d'une œuvre, dont l'ampleur de vie déborderait les cadres où l'on voudrait la situer. Du reste, présomptueuse serait une « critique » touchant un écrivain dont on ignore la langue, par suite les richesses de forme, les trouvailles d'expression.

La forme « créée » l'œuvre, puisque nous sommes venus dans un monde trop vieux où les quelques idées dont s'honore notre vanité déjà furent utilisées par combien d'autres, prises, reprises, tel le métal qu'on replace au creuset pour des formes nouvelles.

L'Esprit n'est donc pas nouveau, si la sensibilité réagit et diffère.

Nous ne pouvons, en face d'une œuvre traduite, d'une mentalité étrangère, d'une sensibilité divergente, que poser la nôtre, et suivre les réactions de l'expérience.

C'est ce que je me propose de faire eu égard à Dostoïewsky, puisqu'il n'est en mon pouvoir de soulever la voile derrière quoi se cachent les trésors du verbe.

« L'Idiot » me paraît l'œuvre la plus caractéristique de Dostoïewsky, et bien représentative de l'âme russe. Dans les « Frères Karamazow », « Crime » et « Châtiment », par exemple, l'action est plus nouée, plus extérieure, les épisodes plus rigoureusement enchaînés, qui conduisent au chapitre final. Mais ce livre étrange nous secoue, nous déconcerte, désaxe notre logique occidentale éprise d'harmonieuse clarté. Nous sommes accoutumés à l'analyse de nos sentiments, de nos désirs, de nos passions; nous croyons dominer notre souffrance en nous regardant souffrir. Nous confectionnons de petites cases, à cloisons étanches, que nous dénommons « genres » et dans lesquelles rit la gaiété, s'alanguit la mélancolie, pleure la souffrance, comme si le mystère de la substance humaine où s'élabore l'esprit était susceptible de dissections in abstracto.

Ici, rien de pareil. Tout se mêle, grouille, se confond :

Certains personnages des « Frères Karamazow » présentent de sensibles analogies avec les protagonistes de « L'Idiot ». Ne sont-ils pas de la même famille Hippolyte le phthisique et Ivan, Rogojine et Mitia, et avec de profondes modifications, il est vrai, le prince Muichkine et le doux Alioscha, tous deux riches de l'âme maladivement sensible de l'auteur.

Ce livre est comme un bois touffu qui s'éclaircit, à intervalles, de fraîches clairières où l'air plus librement circule, où la lumière s'accroche et chante dans la corbeille allégée des branches. A côté de pages d'une saisissante profondeur de pensée, d'autres se rencontrent au cours desquelles se déroulent des épisodes sans liens apparents, semble-t-il, avec le sujet.

Les êtres qui se meuvent là sont distants, flottants, indistincts, telles des silhouettes qu'on regarde s'agiter dans la brume des soirs d'automne. Ils gesticulent, se contorsionnent, se roulent à terre, se relèvent, qu'on se croirait transporté dans un monde de somnambules et de fous.

Ils sont bien vivants cependant, puisque dans la vie le rire voisine avec les larmes, une gambade cocasse avec un pas majestueux.

Dans nos romans, dans nos pièces de théâtre, et suivant en cela la tradition classique, les personnages d'une noble sérénité croiraient déchoir dans une pirouette, et ceux vulgaires n'atteignent jamais au bon froment de la pensée, comme si le plus grand parmi nous n'avait pas ses côtés misérables ou ridicules, vêtu qu'il est de l'argile qu'une divinité malicieuse fabriqua pour les hommes.

Non, la vie est moins simple que cela. A vouloir trop l'émonder, on s'expose à ce que l'arbre se dessèche et meure.

Toutefois, une question se pose, inévitablement à notre

esprit: Un caractère tel que celui de « L'Idiot » peut-il exister?

Pour ma part, je n'ai pas encore coudoyé semblable personnage, mais il se peut qu'il existe; le champ est borné de mes expériences, la terre grande que peuplent les hommes disparates.

Etrange personnage, en effet, que cet « Idiot », dont une effrayante maladie, l'épilepsie, paralysa en son cerveau les ressorts du mal.

Le prince Muichkine, c'est l'innocence, la candeur, l'enfance libre dans une enveloppe d'homme.

Le mal ne l'habitait pas, il l'ignore chez les autres.

Tel l'enfant, il ne craint pas le ridicule. Et parce qu'il ne craint pas le ridicule, il est spontané, il est vrai; il parle simplement, sans prétention, sans pose et ses paroles s'éclairent de vérité, comme la fumée d'une chaumière s'étoile en montant de brillantes flammèches.

Ainsi, avec, pour seules armes, son angélique loyauté, une intelligence supérieurement organisée pour le bien, il va, parmi les hommes. D'aucuns le placent haut dans leur estime, les autres, le plus grand nombre, le dédaignent. Devant cet être d'une exceptionnelle simplicité il n'y a place que pour l'admiration, ou le mépris.

Les femmes, par un secret instinct de perversité, se sentent attirées vers cet homme candide, si peu comme les autres. Elles vont à lui, pour voir, troublées, curieuses, déçues après, car « l'Idiot », en place d'étreintes inédites, leur verse la lave brûlante d'une passion toute spirituelle.

Car il ne connaît pas le mensonge, ce doux barbare, la ruse du sexe, la duplicité des sentiments, le mensonge, sans quoi ne serait pas l'homme civilisé.

Et cela ne se pardonne pas. Il est plus facile, dit-il, de pardonner à ceux qui nous ont offensés qu'à ceux qui ne nous ont rien fait, c'est-à-dire, leur pardonner leur douceur, leur innocence...

Il est l'Idéal, le Rêve, la Chimère, un Don Quichotte nordique, un Don Juan hyperboréen. Comme ce dernier, il se penche, non seulement sur toutes les femmes, mais sur tous les hommes, en quête de l'Absolu, de l'impossible, de l'Eternel. Et son cœur est une fontaine inépuisable, d'où s'écoulent les eaux apostoliques de l'amour.

Est-ce le résultat de vastitudes où se propage un climat sans nuances: chaleur brûlante, extrême froid, est-ce, plutôt, la conséquence de siècles de servitude, d'esclavage fouetté, sans classe intermédiaire entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent, que cette opposition brutale de caractères, ce contraste de types, si accusé: des anges passionnés, des démons sentimentaux.

Chose bizarre. De tous les personnages qui s'agitent dans ce roman, celui qui nous semble le plus raisonnable, le moins déséquilibré, le moins « agité », c'est précisément « l'Idiot », le fou, ou du moins qu'on prétend tel.

Le plus fou nous paraît le plus sage.

Au reste, comme le dit excellemment le comte de Vogué dans la préface introductive de l'œuvre, les mots « fou », « folie » devraient être rayés de nos dictionnaires.

Il est bon d'être fou, parce qu'il est bon d'être vivant. La folie, c'est la vie elle-même qui bat son ivresse dans les artères des hommes. Les manifestations de la vie sont aussi mystérieuses que diverses. Tout se résout en degrés, en harmonie, si l'on préfère. Les notes aiguës sont des notes de folie, les notes basses, des notes de sagesse.

On épingle le mot « folie » à ce qui dépasse la norme. L'inspiration est une sorte de folie passagère; il est des fous temporaires et clairvoyants; il en est d'autres obscurs et permanents.

Heureux ceux qui furent un peu fous ici-bas; une

étincelle de vérité les aura rapprochés du foyer où brûlent les flammes changeantes de l'unique vérité. Car il n'y a pas de vérité, mais il y a des vérités, de formes diverses, plus ou moins utiles, plus ou moins bienfaisantes selon le moment, l'âge, la complexion, mais, toutes, constituent la plante fleurie où chacun vient cueillir la fleur qui lui convient.

La «folie» est peut-être une vérité meilleure, et nos hommes de science le savent bien, qui travaillent sur elle, sur l'anormal, sur l'instable, sur l'embryogénie, pour en extraire leurs vérités du moment.

Le Christ était une espèce de fou, un illuminé, un inspiré, contempteur de la loi des sages, et non moins «idiot» que notre Idiot, pénétré lui-même des enseignements du lointain précurseur.

Le prince Muichkine, en effet, est nourri des évangiles; n'est-elle point imprégnée de moëlle évangélique cette phrase qu'il adresse à Hippolyte le phtisique: «Passez devant nous et pardonnez-nous notre bonheur».

Notre bonheur de vivre, de nous enivrer à vivre, car le christianisme de Dostoiewsky n'est pas, comme celui de son frère en génie, Tolstoi, fait de renoncement, ou négateur de vie, comme le catholicisme, mais amoureux, fermement, de toute manifestation de vie.

Le prince Muichkine semble entrevoir la révolution communiste russe, l'ère bolchéviste, la dictature du prolétariat, qui impose par la force les doctrines dont elle attend la régénération de l'humanité. N'y a-t-il pas dans le sectarisme farouche des dictateurs bolchévistes, un peu de cette sombre combativité des moines médiévaux, de cette ardeur épiscopale à fondre sur l'ennemi, torche en mains, évangile au côté ?

Ne rendent-elles pas un son prophétique ces paroles:

«Mais le socialisme lui-même est un dérivé du catholicisme et du fond catholique. Lui aussi comme «son frère l'athéisme, doit son origine au désespoir; il est moralement l'opposé du catholicisme, il s'offre pour remplacer la puissance morale que la religion a perdue, pour étancher la soif spirituelle qui dévore le genre humain, et sauver celui-ci non par le Christ, mais, comme le catholicisme, par la force.»

Le prince Muichkine semble avoir poussé plus loin que le Christ lui-même la doctrine du pardon. Il ne se contente pas de pardonner aux offenses, il veut aussi qu'on pardonne à la dignité de la vie, à l'intégrité, à l'innocence. Pardonner aux offenses, aux coups de passion, aux injures, aux calomnies, chose relativement facile, et beaucoup en sont capables. Une offense est en quelque sorte un hommage indirect, par la jalousie, l'attention qui la fit naître. Mais pardonner à ceux qui vous ignorent, qui ne veulent se mêler aux réactions de votre existence, pardonner à la solitude libre, à la réprobation silencieuse, au calme fort, voilà qui est autrement difficile et grand:

«Nous sommes tous ridicules. Il est même parfois bon d'être ridicule. On peut facilement se pardonner les uns aux autres et se réconcilier! Il est impossible de tout comprendre du premier coup, on n'arrive pas d'emblée à la perfection! Pour y atteindre, il faut d'abord ne pas comprendre bien des choses. Si l'on comprend trop vite, on ne comprend pas bien. C'est à vous que je dis cela, à vous qui avez su déjà tout comprendre... et ne pas comprendre.»

«Oh! vous savez oublier et pardonner à ceux qui vous ont offensés, comme à ceux qui ne se sont donné aucun tort envers vous; cette dernière indulgence est la plus difficile de toutes: pardonner à ceux qui ne nous ont pas offensés, c'est-à-dire leur pardonner leur innocence et l'injustice de nos griefs.»

Qu'on ne s'y trompe pas. Ce christianisme n'est pas abnégation, ai-je dit plus haut. Ce pardon intégral n'a rien d'ascétique, qui lave et régénère telle une eau purificatrice. Il ne renonce pas à la vie pour exhausser l'âme au blanc

parvis des idéales félicités. Il exalte le pardon, parce qu'il exalte la vie parce qu'il veut tout comprendre, tout aimer, tout posséder de ce qui est vivant sur terre. Et ce christianisme passif, ce pardon séraphique se transmue en ferveur dionysienne, en une cantate panthéiste à la vie.

De même que son contemporain Whitman, Dostoiewsky s'intéresse passionnément aux diverses manifestations de la vie, mais son «dynamisme» est moins jovial, moins dansant, plus pur que celui du grand américain.

«Oh qu'est-ce que mon affliction et mon mal si je suis en état d'être heureux? Vous savez, je ne comprends pas qu'on puisse passer à côté d'un arbre, et ne pas être heureux de le voir. Parler à un homme, et ne pas être heureux de l'aimer!»

«Regardez l'enfant, regardez l'aurore, regardez l'herbe qui pousse, regardez les yeux qui vous contemplant et qui vous aiment...»

Dostoiewsky entoure le personnage central de «l'Idiot» d'un groupe de comparées aux gesticulations inquiétantes, natures baignées d'ombre insondable.

Rogojine le marchand, dont les yeux de menace et de haine poursuivent le récit tel le Fatum des tragiques grecs; ces yeux apparaissent, disparaissent, au cours des pages, tels les feux-follets, veilleurs fugaces des tombes, et qui font courir en nos moëlles le frisson des épouvantes mystérieuses, l'indicible frisson qui nous étroit devant un inconnu dont quelques éclairs décèleraient à peine l'effroyable incertitude. Il sent les terribles annonceurs du drame qui se prépare. Quel est le fond de cette âme pétrie de réalisme violent, de mysticisme grossier, de ce personnage dont la fièvre maligne fait bénir par sa mère, à lui, l'homme qu'il a dessein de tuer.

Aglaé, cœur généreux dont la pitié engendra l'amour, et qui trouve en son ingénuité d'enfant si folle, parfois, cette formule d'équité profonde: «Vous n'avez pas de tendresse, vous n'avez que de la justice, donc vous n'êtes pas juste.» Nastasia, péchéresse repentie et qui a soif du martyre. Elle plonge dans la déchéance, coule à pic dans la débauche, afin que son corps s'anéantisse, que se crucifie son âme entre les bras des hommes, croix vivante où sa chair pantèle et crie. Et quelle fleur délicate naît et monte de cette pourriture humaine. Son affection pour l'Idiot grandit jusqu'au sacrifice, jusqu'à donner la créature aimée à celle, plus pure, et digne de procurer le bonheur. Puis, le sacrifice accompli, elle s'efface, disparaît, court au suicide, dans l'étreinte farouche de Rogojine. Hippolyte le phtisique, qui déteste les hommes parce qu'il n'eût pas sa part de joie sur terre. Il envie, ce phtisique, dont le caractère est ulcéré par le mal terrible qui lui mange la chair, l'insecte qui bourdonne dans le soleil, le papillon qui boit la vie odorante des fleurs.

Et, pour clôturer l'œuvre, la chambre mortuaire où Nastasia repose enfin ses fatigues de femme déchue.

Le cycle est révolu. L'ultime pardon étend son voile sur le péché. La mort triomphe, réconcilie au chevet du dernier berceau la vanité du geste éphémère.

Ici, l'impression est inoubliable, la grandeur shakespearienne, où pèse l'horreur muette des destinées.

La mort apparaît, simple et grande. Le silence règne, que n'osent troubler les deux hommes, auprès du cadavre. La sonorité des paroles profanerait le sanctuaire.

Dans l'ombre de la chambre, que veille à peine la lueur triste des bougies, ils se taisent, recueillis, devant le mystère éternel qui entoure et noie leur dérisoire petitesse.

Seul le silence, le profond silence de la mort, que trouble seulement le bourdonnement d'une mouche qui se pose, sinistre, sur la glace d'un pied nu.

Et le drame s'achève dans une souffrance infinie qu'arrosent les larmes inconscientes de l'Idiot.

Et cette lecture empreint aux lèvres un goût de cendre, un relent d'amertume, une saveur de néant.

**DU NORD AU SUD,
DE L'EST A L'OUEST,**

HUDSON-ESSEX

TRIOMPHEMENT

et se vendent en Masse



UN TRIOMPHE

A la Gymkhana Automobile qui a eu lieu à Port-Said Samedi 6 et Dimanche 7 courant, sous le patronage de S.E. Ismail Pacha Ramzy, Gouverneur du Canal et le concours du Royal Automobile Club d'Egypte, la voiture **ESSEX** s'est taillé un succès formidable. C'est ainsi que sur 6 concours elle a remporté 3 médailles d'or et 2 médailles d'argent.

- - Son élégance égale son inc

Torrent de puissance et souple cependant

LA principale caractéristique de l'Essex Super-Six est l'absence complète d'effort dans sa performance.

QUE vous rouliez à toute vitesse, ou que vous fassiez confortablement vos 50 à 70 à l'heure, toute une journée durant, vous constaterez sa supériorité par la manière aisée, avec laquelle, sans effort, vous dépassez toutes les autres voitures.

CETTE harmonie dans son fonctionnement signifie *Economie* — Economie en *effort*, économie dans la *longue durée de chaque pièce en service*, économie dans *l'entretien*.

AU cours de longues excursions ou en ville, au volant d'une Essex, vous constaterez le bien être physique dû à une conduite aisée, à un contrôle facile et à l'absence complète de toute vibration, quelle que soit la vitesse.

La nouvelle Sedan de Luxe

Celle-ci est la meilleure la plus confortable et la plus belle des Essex, jamais construites. Elle a naturellement tous les raffinements de détails et de confort que puisse désirer le plus difficile.



Agents
pour l'Egypte,
Y. DRENTZ - MA

11, Rue Soliman-Pacha

LE

A ALE

FOUAD

32, Rue Fouad 1

ESSEX

omparable fonctionnement - -

Conduire une Essex c'est voler en avion

JAMAIS vous n'oublierez l'immense différence qui existe entre la conduite d'une Essex et celle de toute autre machine.

DÉDAIGNEUSE des conditions des plus défavorables de la route... Une souplesse veloutée dans toutes ses performances... Voilà l'Essex. Etre dans une Essex Super-Six, c'est être en avion.

L'ATTRAIT irresistible qu'exerce sur l'acheteur, ne fut-ce qu'un seul tour au volant d'une Essex, fait d'elle la plus grande vente des six cylindres au monde.

CES performances et ces autres qualités de l'Essex Super-Six, la font économique dans son prix d'entretien. C'est le "nec plus ultra" du triomphe technique offert à un prix incroyable, pour un long usage et conçue de façon à obtenir le coût d'entretien minimum.

Six modèles attrayants sur ce beau châssis :

Speedabout	deux places
Torpédo	cinq places
Coupé	deux-trois places
Coach	cinq places
Sedan de Luxe	cinq places



Agents Généraux

"Egypte, Soudan, Hedjaz :

TZ-MARCARIAN & Co.

Man-Pacha - Tél. 57-41 } Boustan
13-67 }

LE CAIRE

A ALEXANDRIE

BOUAD HABIB

100, rue Fouad 1er. - Tél. 56-08

Super - Six

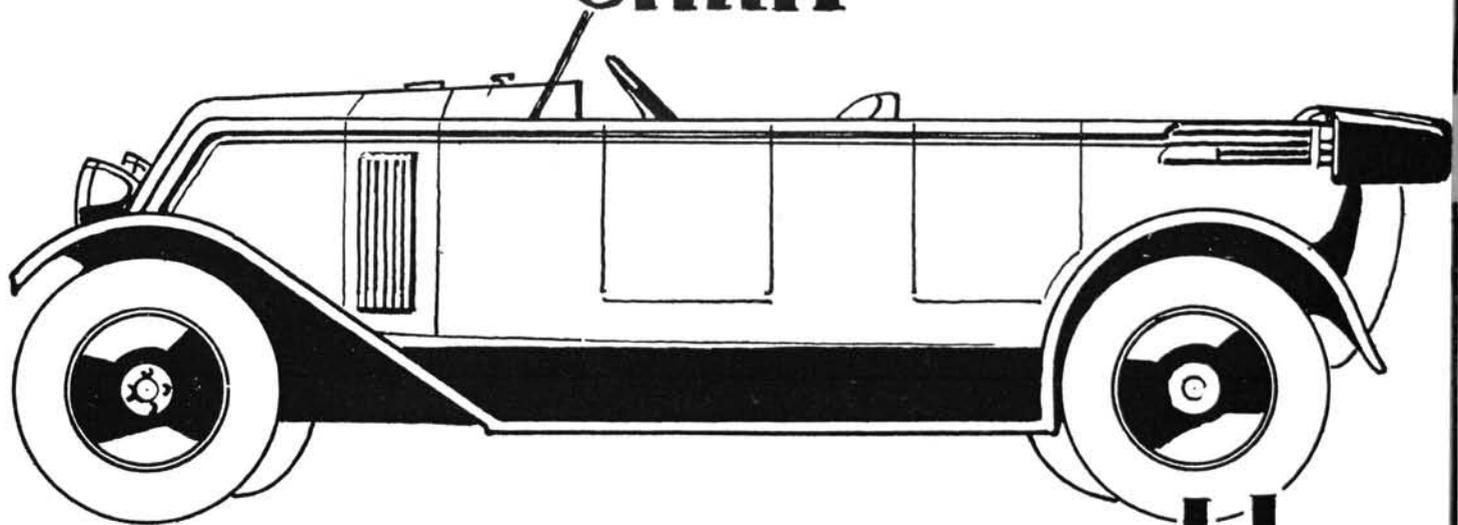
RENAULT

construit

la voiture qu'il vous faut
parce que vous recherchez

une voiture dont LE PRIX D'ACHAT EST MODÉRÉ
une voiture dont LES FRAIS D'ENTRETIEN SONT RÉDUITS
une voiture dont LA CONSOMMATION EST INSIGNIFIANTE
une voiture qui sur la route offre :

le maximum de
CONFORT ET SÉCURITÉ
enfin



une voiture inusable

*des quantités de RENAULT achetées
depuis 1905 circulent encore en Égypte.*

DEMANDEZ NOUS UN ESSAI

AGENCE GÉNÉRALE D'ÉGYPTÉ

J. EBENRECHT & C^{IE} Rue Soliman Pacha 27

Le prince Muichkine, en effet, et tous les personnages de ce livre possèdent en eux le ver rongeur de la souffrance, l'appétit du désespoir.

Ils aiment la vie, ils la contemplent passionnément; ils poursuivent sans relâche le bonheur, mais ils n'ont pas en leur être la place claire où le retenir. Ils tendent leurs bras vers l'azur, vers les champs libres du ciel, les plaines mélodieuses de l'espace.

Peut-être n'ont-ils pas assez de soleil au cœur pour monter à l'arbre, atteindre aux cimes et cueillir le fruit lumineux de la joie.

Joseph RIVIERE.

RONDEAU DU POÈTE

*Vibre, poète, et chante
malgré d'intimes pleurs,
les baisers des amantes
effacent les douleurs !*

*Leurs caresses enchantent,
endorment nos malheurs. —
Vibre, poète, et chante
malgré d'intimes pleurs !*

*Même lorsque, méchantes,
leurs mains brisent ton cœur
sous un rire moqueur,
d'une voix triomphante
vibre, poète, et chante !*

Emile J. GERTEINY.

NOS VEDETTES



Mlle Grette Kollmann.

C'est avec plaisir que nous publions ici les photos de Mlle Grette Kollmann, la danseuse classique internationale que nous avons applaudie, il y a quelque temps, au cabaret « Winter Folies » d'Alexandrie, et au « Casino Fantasio » du Caire.

Mlle Grette Kollmann vient, après d'éclatants succès obtenus à Berlin, Vienne et Budapest, de faire sa première

tournée en Orient. Elle a tout de suite conquis son public par le charme et la grâce dont elle entoure ses danses orientales et spécialement sa création fantaisiste, la danse « Morpheum ».

Souhaitons-nous le bonheur de l'applaudir dans des nouvelles créations la prochaine saison.

BRINDILLES.

Elles existent les pensées profondes qu'aucune langue ne peut traduire.

L'homme croit que le mal est né à l'instant ou il le découvre, c'est une illusion de maturité.

Il vaut mieux faire un pas en arrière que de piétiner sur place.

La peinture n'est jamais naturelle, c'est de l'art par reproduction.

Il vaut mieux égorger soi-même son amour, alors il ne saigne pas.

La femme souffre de souffrir seule.

Le femme ne souffre pas d'un premier amour mais d'un premier amour.

On ne doit pas écouter sa parole mais écouter sa pensée.

Notre réputation est faite par nos amis.

Chaque être humain possède deux langues, une pour parler, une pour écrire.

NIZZA.

L'AUTOMOBILISME EN EGYPTE

L'automobilisme a fait d'immenses progrès cette année en Egypte, et l'un des principaux réalisateurs est le sympathique et actif ingénieur des Usines Renault, M. Le Blanc. Au premier Salon Automobile d'Egypte il avait réservé le plus grand emplacement; ensuite il se classa premier du classement général du Concours (freinage, silence et maniabilité) organisé par le Comité du Salon Automobile.

contrait des bêtes de toutes sortes: gazelles, autruches, sangliers, hyènes, chacals, singes, vautours, aigles, outardes etc.

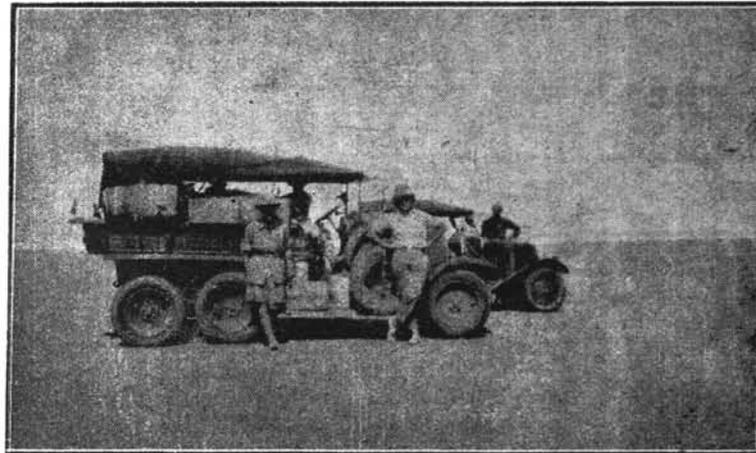


Carte du parcours

Au mois d'avril, M. Le Blanc qui a effectué, l'été dernier, le raid Le Caire—Karachi—Le Caire, entreprit avec succès un raid extraordinaire: Le Caire—Khartoum—Le Caire, soit 6400 kilomètres en un mois et quatre jours, en une automobile 10 CV. six roues et une torpédo 6 CV. série.

Parti du Caire, il remonta la rive gauche du Nil jusqu'à Kénéh, de là à travers le désert jusqu'à Kosséir, ensuite il longea la Mer Rouge jusqu'à Port-Soudan, parcours qui n'avait pas encore été effectué en automobile. De Port-Soudan l'expédition devait longer la voie ferrée jusqu'à Khartoum mais les autorités anglaises à Port-Soudan demandèrent à M. Le Blanc de tenter le parcours Port-Soudan—Kassala qui avait été souvent essayé en vain et que l'on pensait impossible.

M. Le Blanc accepta et couvrit les 600 kilomètres qui séparent Port-Soudan de Kassala très rapidement. Son arrivée à Kassala fut une réelle stupéfaction pour les habitants qui jugeaient le parcours impraticable; cette région est en effet très sauvage, très accidentée, sans piste, fort souvent pierreuse, sablonneuse, chaotique. Belle contrée de chasse; à tous instants la mission ren-



Dans le désert de Nubie

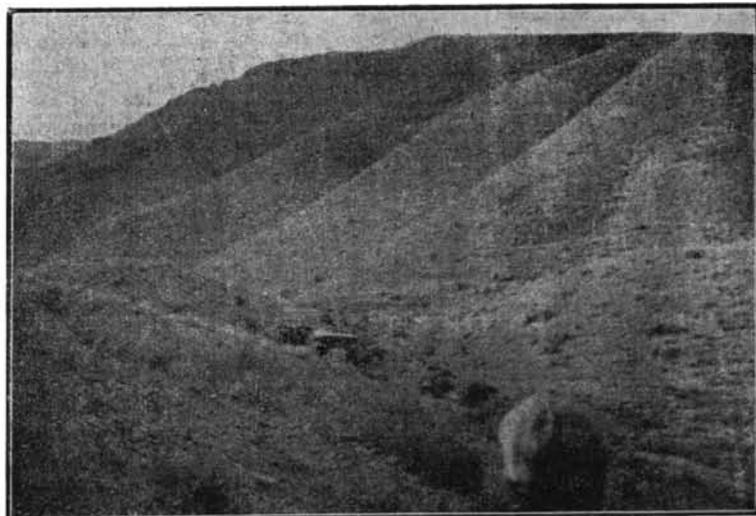
La mission continua vers le Sud jusqu'à Guedaref, puis rejoignit le Nil Bleu qu'elle suivit jusqu'à Khartoum.

Après quatre jours de repos, l'expédition revint au Caire en longeant la rive droite du Nil jusqu'à Abou-Ahmed; de là elle évita la Bouche du Nil et se dirigea en ligne droite sur Assouan, à travers le désert de Nubie; cette étape fut très pénible à cause de la chaleur et des montagnes formidables et chaotiques qui se trouvent à l'Est et au Sud d'Assouan.

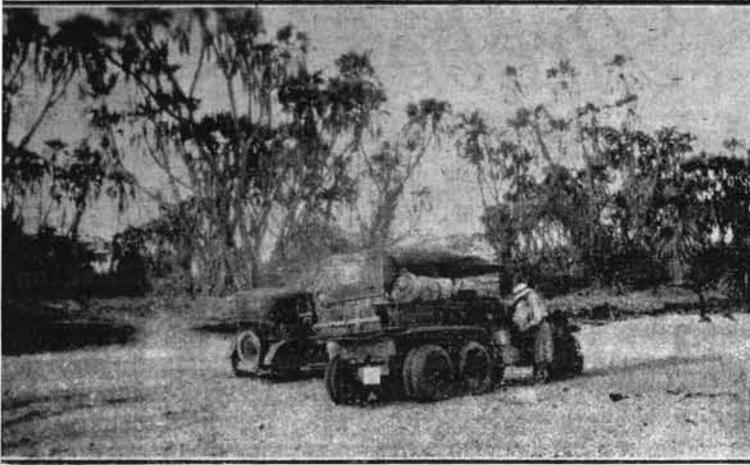
Pour revenir au Caire, la mission longea la rive gauche du Nil et ce ne fut qu'une promenade: les difficultés étaient terminées.

Une magnifique réception fut faite aux hardis voyageurs à leur arrivée aux Pyramides, où des centaines de personnes étaient venues les attendre. Les voitures n'avaient pas du tout souffert du voyage.

Il convient de signaler que l'expédition se composait de M. et Mme Le Blanc, de deux officiers britanniques, de M. Plet qui conduisait la 6 CV. et d'un domestique nubien.



Cross Country au Soudan

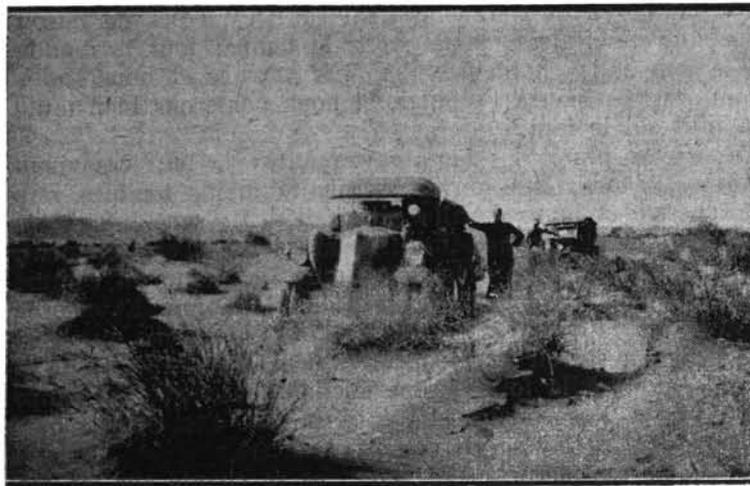


Dans le Wadi Langeb



Remontant un Wadi pierreux dans la brousse

Entre TOKAR et KASSALA



Entre Tokar et Kassala : dans la brousse sablonneuse

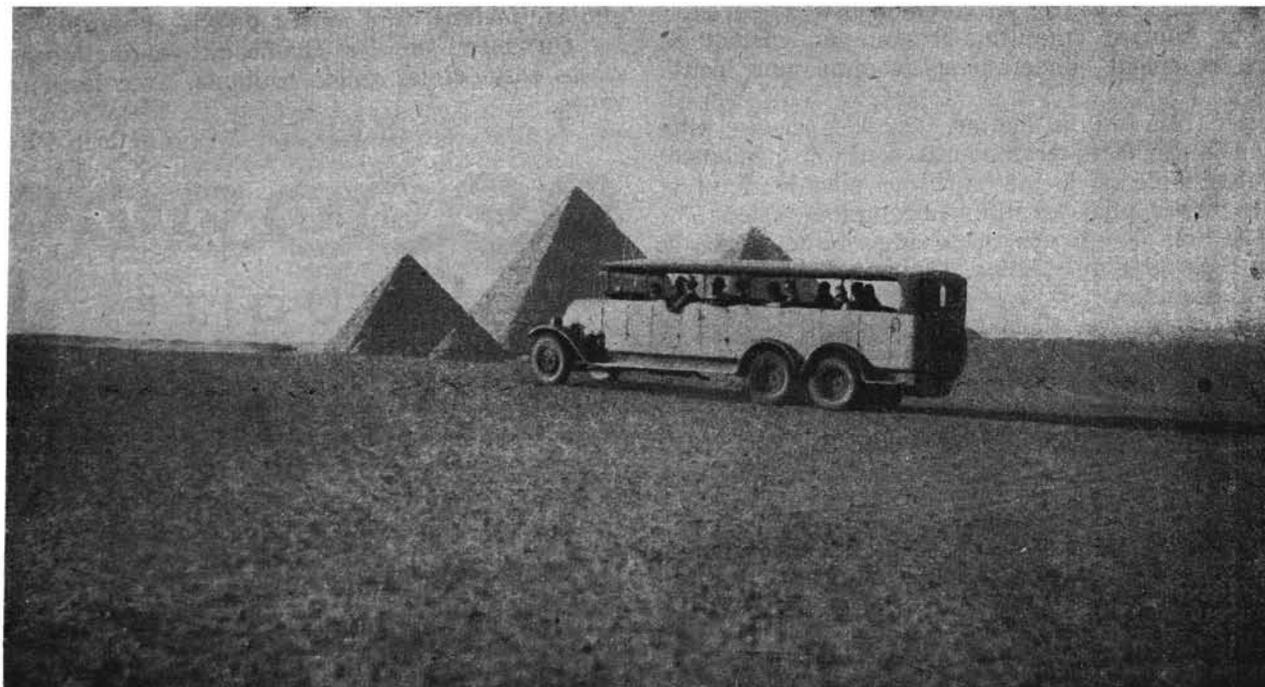
La présence d'une femme dans cette formidable expédition a suscité l'admiration générale et, à l'arrivée, Mme Le Blanc fut couverte — ainsi qu'elle le méritait d'ailleurs — de gerbes magnifiques de fleurs.

* *

A peine arrivé du Soudan, M. Le Blanc prit part au KM. lancé Egyptien de Khanka et se classa premier du classement général et il a établi le record Tourisme Egyptien du KM. arrêté avec 82 km. 900 à l'heure et le KM. lancé à 119 km. 930 à l'heure avec un coupé limousine 40 CV. Renault sept places.

ORION.

* *



L'AUTOCAR 20 Cv. sur les hauteurs des Pyramides

Le car 20 CV., six roues, 4 Tonnes, de 30 places que M. Le Blanc vient de recevoir au Caire a produit une grosse sensation dans ses démonstrations sur la route de Suez et dans le désert des Pyramides. Nul doute que ce genre de véhicule sera appelé à un gros avenir en Egypte où les oasis ont été jusqu'à présent isolées.



Musique Arabe

J'aime me promener au hasard et faire des rencontres imprévues. Pour rien au monde je ne voudrais diviser en tranches cette ville de rêve et chercher mes motifs d'admiration dans le Baedeker. La mosquée d'Ibn-Touloun, je la visiterai quand je me trouverai nez à nez avec elle, et en attendant, allons de l'avant.

Ce soir, derrière le jardin de l'Ezbékiah, voilà que je tombe sur un étrange cube de pierre. C'est aussi luxueux qu'une grange, et des lampions multicolores, au dessus de la porte, indiquent qu'on s'y réjouit. Entrons donc.

L'intérieur est aussi pauvre et aussi clinquant que l'extérieur. Une grande salle blanchie à la chaux. Des guirlandes de papier rouge et vert, des boules de jardin et des chromos naïfs et rutilants. Salle strictement arabe. Un chapeau, le mien, quelques tarbouches, et surtout des turbans et des gallabiehs. Les hommes ont grand air, là-dedans: les gallabiehs de soie et les caftans de laine fine ont des couleurs aussi hardies que les toilettes de femme chez nous: prune, lilas, gorge de pigeon, souffre. Et sur les fronts luisants et secs comme des vieilles courges les turbans bien serrés ont des blancheurs divines.

Tout ce monde jacasse devant les petites tables, grignote des lupins ou des cacahouettes, fume de grands narghilés à bout d'ambre. Le garçon, grec ou italien, huileux en tout cas, dépose une braise sur le fourneau et tire complaisamment les premières bouffées.

Est-ce un théâtre, un music-hall, un lupanar? Une scène étroite occupe toute le fond de la salle; une espèce de jeu de massacre vivant s'y prélassa, face au public. Au centre, sur un fauteuil Voltaire, une femme énorme, très fardée, la poitrine cuirassée d'or, parée comme une idole barbare. Elle ne bouge pas, ne parle pas et semble morte; seulement, de temps à autre, ce visage bouffi se réveille, s'illumine d'un sourire enfantin, et pour un instant ce vieux visage redevient jeune, jeune comme une petite fiancée.

De chaque côté de la femme, sur des sièges plus modestes, quelques faces crapuleuses sont en pénitence. La couleur dominante est le jus de chique pour les figures, le blanc et le mastic pour les infâmes complets vestons.

Cela dure très longtemps, cette immobilité, mais la salle n'a pas l'air de s'impacienter. Tâchons d'être oriental, nous aussi, et attendons.

Enfin, on commence. Voici que surgissent de dessous les chaises des instruments de musique bizarres: l'aoud, qui est le luth, avec sa longue volute et sa caisse oblongue, d'un blond délicat, le kanoune, sorte de cithare, une double flûte en roseau, un tambourin, un violon. La chanteuse égrène quelques ritournelles inachevées. On ne sait pas trop si elle accorde son aoud ou si le chant est déjà commencé. Cela dure trois mesures, puis un coup de plume bref en travers des cordes arrête tout. Mais la mélodie reprend, la même toujours, on dirait que la chanteuse s'est trompée et qu'elle recommence patiemment, telle une petite fille qui déchiffre la « Prière d'une vierge » et qui trébuche toujours sur le même triolet.

Le public, plus sensible que moi à ce genre de musique, est déjà dans l'extase. A la fin de chaque ritournelle, un long gémissement s'élève de la salle, s'enfle et s'arrête d'un bloc. La ritournelle s'amplifie, et la femme, maintenant, chante à pleine voix, une voix très particulière, très métallique et très brute. Aucun qualité occidentale: ni douceur, ni pureté, mais en revanche des inflexions très spéciales: par moments, le son est saisi par une espèce de suffocation brève, très gutturale. La chanteuse descend ainsi des gammes en cascades.

Que chante-t-elle? Je reconnais les invocations intermi-

nables à la nuit: « ya leli...! » et les compliments au bien-aimé: « albak ouarda » (Ton cœur est une rose).

Parfois, la musique prend un petit air guilleret, un rythme de polka. Parfois aussi, sans transition, la femme attaque une phrase funèbre et traînante.

Les éternelles vocalises en mineur reviennent, reprennent, s'enchevêtrent comme au début. Il y a bientôt une heure que le violon râcle sans arrêt et que la mélodie se développe. Alors seulement, j'entre moi aussi dans l'atmosphère. Il me semble que je vois à travers un voile cet orchestre de macaques et ses gestes cérémonieux. L'idole rayonne au milieu, avec son sourire d'enfant. La musique n'a jamais eu de commencement et il n'y a pas de raison pour qu'elle finisse. Nous avons le temps; tout le monde a le temps, la chanteuse n'est pas pressée et nous, nous sommes très bien à l'écouter, et nous passerons bien toute la nuit s'il le faut.

Voyez plutôt les faces rayonnantes de tous ces vieux Arabes, leurs têtes renversées, leurs mains tendues vers l'orchestre et leurs « Ah!! » admiratifs. Ils sont intoxiqués de musique et rien ne saurait les arracher à l'envoûtement.

Ça endort, cette musique rauque, ça engourdit comme du haschich et ça s'étire comme du loukoum. Et comme j'ai la manie de chercher des histoires, je me dis que c'est peut-être le miroir le plus fidèle de l'âme arabe. Rude et tendre tout à la fois et sans aucune conscience du temps qui passe. Nos sonates et nos concertos, c'est coupé, bien enveloppé, prêt à servir dans un concert.

Mais ces éternels « ya leli », ça se chante sur les terrasses blanches, quand la nuit est trop chaude pour dormir; ça se fredonne sous le ciel d'outremer et les étoiles humides... on respire, il fait bon et la nuit est si belle que la mélodie dure autant qu'elle et semble s'y mêler.

Ou bien sur les chameaux énigmatiques, dans les sables roses et les galets brillants, avec les longues caravanes.

Mario PETRUS.



NUDITÉ

Ma nature primitive et sauvage s'est abandonnée à ton désir et à ta curiosité.

Tu as déshabillé mon âme avec plus de facilité que si tu avais devêtu un corps de femme...

Il est vrai que je me suis livrée. Toi, tu as choisi les sentiers de la délicatesse; je t'ai ouvert la route de la sincérité.

Maintenant, tu connais tout: le parchemin déroulé, les pages inédites.

Jour après jour, tu regardes avec satisfaction les modifications que tu apportes. Plus civilisée, je te conviens mieux, mais je t'intéresse moins.

Je n'arrive même plus à penser sans toi; mon âme est sensible comme la pierre où l'outil du sculpteur laisserait ses coups.

D'une fleur sauvage, sans le savoir toi-même, tu confectionnes une plante de serre.

CROISIER.



NOTES
SUR QUELQUES
LIVRES

DU SACERDOCE AU MARIAGE

Le père Hyacinthe — Gratry et Loyson (1)

Il est curieux de constater actuellement le succès des ouvrages qui traitent de religion. Notre époque troublée, désaxée pour ainsi dire par les événements tragiques qui ont bouleversé et bouleversent encore l'ancien ordre des choses, semble avoir plus de goût qu'aucune autre pour ce qui peut ranimer nos espérances, nous donner un point d'appui ou plus simplement satisfaire notre curiosité sans cesse en éveil de sceptiques et de blasés.

Pressés par le temps, en proie à une vie agitée et fiévreuse, nous brûlons d'avoir des clartés de tout. Ce qui fait le succès de publications comme « Judaïsme » ou « Christianisme » des éditions Rieder, c'est qu'elles mettent à la portée du grand public des œuvres réservées jusqu'alors aux seuls initiés et qu'elles essaient — tâche ardue et souvent bien ingrate — de nous donner une vue d'ensemble des grandes questions religieuses qui passionnent l'humanité.

Souhaitons qu'elles ne bornent pas là leur effort et qu'elles nous révèlent bientôt les vieilles croyances, si mystérieuses et si pleines d'attraits, du monde musulman, de l'Extrême-Orient et de l'Inde.

Après avoir publié il y a quelques mois le « Mystère de Jésus » de Couchoud, les éditions Rieder nous donnent aujourd'hui le Journal du Père Hyacinthe et ses Lettres.

Ce livre qui illustre de façon saisissante, l'angoissante question du célibat ecclésiastique, nous fait regretter vivement que la mort ait empêché A. Houtin de publier le grand ouvrage qu'il préparait sur cette institution. « Il devait, nous dit P. L. Couchoud dans sa préface, en rechercher l'origine et en suivre les étapes historiques. Il voulait montrer en particulier que son origine est à chercher, non dans le Judaïsme ou dans le Christianisme originel, mais dans les sectes Gnostiques et dans l'ascétisme païen. La superstitieuse importance accordée au célibat est un reste d'antique magie. Il devait aborder aussi le sujet du côté psychologique. Des exemples choisis devaient montrer que le célibat imposé par système est une violence excessive faite à la nature, un refoulement dangereux qui entraîne beaucoup de troubles secrets et de stériles souffrances ».

L'histoire du Père Hyacinthe est un cas éclatant, riche et instructif, intéressant au point de vue historique et au point de vue humain.

L'ancien conférencier de Notre Dame se révèle dans ces pages comme une nature sincère, vibrante, généreuse, affamée d'amour et de paternité. Mais l'amour divin et la paternité spirituelle ne lui suffisent pas. Prêtre jusqu'au fond du cœur, il ne peut admettre quand il a rencontré la créature d'élite prédestinée, semble-t-il, à être l'épousé de son choix, qu'une loi barbare et inhumaine lui interdise le bonheur de cette union absolue qui se réalise seulement dans le mariage.

Il se sent victime d'une routine issue de calculs politiques, non d'une règle divine. Le conflit entre les deux puissances qui règnent sur son âme fait un drame pathétique, d'une beauté touchante. A certains accents qui ne trompent pas on sent dans cette lutte l'expression d'une sincérité profonde, le cri d'angoisse d'une âme profondément droite, avide de vérité, champs clos où de grandes forces spirituelles se livrent un dur combat.

(*) Rieder, Paris.

Après avoir aimé en cette Emilie Mériman, ramenée par lui au catholicisme, l'âme sœur, l'épouse virginale, le P. Hyacinthe, après de longues et dramatiques hésitations qu'expliquent ses hérédités et sa crainte du scandale, se décide à un mariage public, poussé par le désir d'être un exemple et de renover ainsi le catholicisme. Mais il entendait rester prêtre et concilier dans sa personne la grandeur du sacerdoce et la beauté du mariage. A aucun moment il n'a eu le sentiment d'être dans le péché. « Devant la présence de Dieu, écrit-il, devant le cercueil où je m'étendrai bientôt, je confesse que j'aime une femme et je ne me le reproche pas. Sans doute notre amour est pur, mais enfin c'est de l'amour et il tend au mariage... Je plaindrais le théologien qui ne verrait dans mon amour qu'une passion et qui le jugerait indigne de mes 44 ans et de ma condition de prêtre et de moine. Le mariage de nos âmes est consommé... Le célibat chrétien est un état sublime, angélique et humain tout ensemble, supérieur en un sens au mariage par sa sainteté et sa félicité. Il a droit à une récompense spéciale dans la vie éternelle... Je lui dois quelques unes des joies les plus exquis, quelques unes des expériences les plus profondes et les plus décisives de mon existence. Si aujourd'hui dans le calme et la maturité de la raison, du cœur, de la conscience, de tout mon être enfin, je crois devoir y renoncer, c'est que le mariage s'impose à moi comme une de ces lois de l'ordre moral auxquelles on ne résiste pas sans troubler profondément sa vie et sans aller contre la volonté de Dieu... Lorsqu'un homme a porté dans son cœur ce grand et chaste amour auquel le monde ne croit pas parce qu'il n'en est pas digne, cet homme a la preuve absolue qu'il n'est pas du nombre des victimes volontaires dont parle l'Évangile. Justement parce qu'il touche à ce qu'il y a de plus intime, de plus délicat, et je doit ajouter de plus périlleux dans les relations de l'âme à Dieu, le célibat doit demeurer à chaque instant de sa durée l'œuvre de la grâce et de la liberté. »

Certains, pliés au stoïcisme ou à l'antique discipline qui considère le célibat des prêtres comme faisant partie intégrante du catholicisme, auraient préféré sans doute, à ces effusions romantiques, l'acceptation silencieuse du sacrifice si dur soit-il. Pour ceux-là, le « souffre et meurs sans parler », de Vigny, reste la règle unique, et livrer sa douleur, surtout quand elle touche à l'essence même de notre être, à nos sentiments les plus intimes, leur semble un manque de tact, de pudeur et de délicatesse, une véritable profanation.

Le P. Hyacinthe en a jugé autrement et par là il est bien de son époque. « Il avait conscience, nous dit P. L. Couchoud, de préparer une Eglise, d'enfanter une humanité, à chaque pas qu'il faisait il portait un monde... » Sa collaboratrice, Emilie Meriman est une figure assez curieuse. Sauvageon d'Amérique, catholique par amour, puritaine irréductible — si elle n'a pas la mesure et la souplesse de nos âmes latines elle conquiert la sympathie pour sa piété, son mysticisme et surtout la sincérité de son amour. Son mariage fut l'œuvre d'une volonté persévérante et habile. Elle « dut amener à son diapason une âme coquise d'emblée mais irrésolue et déchirée. » Il lui fallut 5 ans. Encore ne serait-elle pas arrivée au but si elle n'avait mis dans son jeu un vieil archevêque à qui la vie avait enseigné ce sage précepte : « le mariage des prêtres est licite toujours, nécessaire souvent, saint quelquefois ». Américaine et d'origine protestante l'amour d'un prêtre lui semblait chose toute naturelle. Elle était douée, semble-t-il, d'un charme particulier qui s'exerça non seulement sur le P. Hyacinthe mais sur le P. Gratry, Mr. de la Ville, le P. Cartolino.

Au second plan paraissent des figures diverses, peut-être plus délicatement nuancées. Le P. Gratry « l'oiseau bleu », bergsonien avant la lettre, amateur en toutes choses, âme ingénue, vieux cœur sensible, idéaliste brisé par les dures réalités de l'existence, qu'il s'agisse de sa lutte contre le romanisme ou de son effort amoureux. Le malheureux P. Charles Perraud engagé dans un mariage clandestin, sans courage pour prendre résolument position, enfin l'abbé Henri Perreyve, sympathique, érudit,

éloquent, d'une extraordinaire délicatesse d'âme. Lui aussi fut touché par l'amour, un amour très pur pour cette M. Ozanam qu'il avait connue enfant. Resté fidèle à ses promesses sacerdotales il résumait ainsi son existence à son ami Ch. Perraud. « Je ne connais pas un jour, depuis plus de deux ans où la mort ne m'ait apparu comme une délivrance et une amie... » Elle vint enfin mettre un terme à cette existence si brève et si douloureuse à la fois.

« En résumé — comme le dit très bien Couchoud dans sa préface, — voilà quatre prêtres quatre amis, honneur du clergé français. Tous les quatre ont saigné sous le harnais cruel. Chacun a réagi selon sa nature. Perreyve, sans espoir est mort dans l'isolement du cœur. Hyacinthe, plus mâle, s'est marié au grand jour, rompant malgré lui avec l'Eglise romaine. Perraud, plus faible, a glissé à un mariage clandestin, valable pour sa seule conscience. Gratry, à bout de forces a voulu se marier, semble-t-il. Il a été doucement repoussé parce qu'il avait un rival, prêtre comme lui. De combien de misères connues sont-elles l'abrégé? L'homme peut jeûner de tout, sauf de tendresse... »

Malgré l'exemple du P. Hyacinthe, le problème du célibat ecclésiastique se pose encore aujourd'hui avec la même rigueur. L'Eglise romaine fera-t-elle une place aux Hyacintes de l'avenir? Ce qu'il a si désespérément espéré et attendu se réalisera-t-il. Qui le sait! Nous assistons, sous l'empire des circonstances, à un bouleversement si profond des traditions les plus immuables et les plus sacrées qu'une telle évolution ne semble pas impossible de prime abord.

Il est probable cependant que l'eunuchisme sera maintenu. Il est actuellement, hélas, une des bases fondamentales du catholicisme qui sans lui se confonderait presque avec le protestantisme ritualiste. Surtout, c'est sur lui que repose le massif édifice des sacrements dont la confession est le fondement. Pour que le célibat des prêtres, au lieu d'être obligatoire, soit l'apanage volontaire d'une élite avide de perfection, il faudrait que l'institution même de la confession soit modifiée et ramenée à sa pureté primitive. Que le prêtre ne soit pas le confident anonyme de fautes également anonymes dont il entend l'aveu sans pouvoir dans la majorité des cas, y porter un remède efficace, mais le conseiller auquel on a recours dans les circonstances graves parce qu'on estime sa valeur intellectuelle et morale.

La vie du prêtre ramenée à l'état normal, l'amour dans le mariage, ce rôle de guide des consciences et des intelligences, toujours si délicat à remplir, perdrait une partie de ses dangers. Plus de ces flirts d'âmes, de ces unions mystiques, préludes ou contrefaçons de l'amour, sources de souffrances pour les uns, de scandales pour les autres, séduisant les natures très hautes mais frisant un peu l'anormal, d'« une complicité perfide » selon le mot de Pressensé.

St l'intérêt psychologique du Journal et des Lettres du Père Hyacinthe est très grand, l'intérêt historique de ces pages n'est pas moins considérable.

C'est par raccourcis saisissants, la peinture d'une des époques les plus curieuses et les plus troublées de l'histoire de l'Eglise romaine, un chapitre de la lutte éternelle entre le libéralisme et l'absolutisme qui s'affrontent là comme ailleurs. D'une part Gratry, Darboy, Doellinger, Loyson, Montalembert, héritiers des grands gallicans du XVII^e siècle luttent de toutes leurs forces contre la proclamation de l'infailibilité pontificale « dogme atroce et stupide ». De l'autre les « ultramontains » décidés à briser toute résistance. Pour beaucoup de prêtres et d'évêques c'est le conflit douloureux entre leur conscience et la soumission exigée par Rome.

Beaucoup se soumettent, les uns par lassitude, les autres par lâcheté, certains, la mort dans l'âme, un petit nombre se refuse à ce qu'ils considèrent comme une véritable apostasie. Le Père Hyacinthe est de ceux-là et sa protestation nous émeut parce que, moins tacticien que les autres, il a poussé un cri plus humain ».

En résumé ce livre est bien à sa place dans une collection d'études religieuses. Il pose devant le lecteur

impartial de grands problèmes qui sont loin d'être résolus et il nous livre une suite de documents précieux à la fois pour la psychologie et l'histoire de l'Eglise romaine au XIX^e siècle.

PARTANT POUR LA SYRIE. — Pierre La Mazière. (*)

Il est un peu tard pour parler d'un livre dont l'apparition eut tant de succès; cependant il est difficile de résister au plaisir de saluer au passage une œuvre courageuse, documentée, très française d'inspiration et de style.

Qui n'a pas écrit sur la Syrie? Barrès, les Tharaud, H. Bordeaux, voire même Pierre Benoît pour ne citer que ceux-là, nous ont livré leurs impressions ou ont évoqué les paysages de cette terre magnifique, berceau et tombeau de tant de dieux et de civilisations, « terre à la fois bénie et maudite où se croisent toutes les routes d'Europe et d'Afrique vers l'Asie, que désolèrent tant d'invasions, où l'homme plus que partout ailleurs est un loup pour l'homme. »

En réalité, nous ne savons rien de la Syrie (en France s'entend). Nous prodiguons les hommes et les millions, nous si pauvres, pour faire régner le calme et la prospérité dans ce véritable chaos... Tâche gigantesque que ne facilitent ni les menées de l'Angleterre, bien décidée à nous dégoûter du morceau pour l'avaler ensuite, ni le caractère des habitants-puzzle de dix races, de trente confessions-ni les changements perpétuels de hauts-commissaires, qui malgré leurs qualités très réelles, ne sont pas toujours « the right men in the right place... » sans parler des agitations fomentées par les comités panarabes dont le centre d'action est précisément au Caire.

Le grand mérite de P. La Mazière est d'abord de poser nettement les données du problème syrien : Origine du mandat français, — circonstances qui rendent notre tâche particulièrement délicate et difficile, — fautes, erreurs des mandataires et des administrés. D'un trait vif, il cingle au passage l'incurie des uns, l'égoïsme, la lâcheté des autres, son ironie mordante emporte le morceau et certains portraits burinés d'une main sûre sont des chefs-d'œuvre de précision cruelle et de réalisme impitoyable...

Et il a raison : pendant que nos soldats tombent trop nombreux, l'heure n'est pas aux effusions et aux évocations poétiques. Il s'agit d'y voir clair, si tant est que cela soit possible en parlant d'un pays « où la vérité n'est jamais si voilée, si fuyante qu'à l'instant où l'on croyait enfin la voir nue et la pouvoir étreindre. »

De bons et francs bouquins comme celui-ci, documentés, précis, écrits d'une plume alerte et vivante, sans prétention et sans morgue font à coup sûr œuvre utile en s'adressant au bon sens du public. Ils sont vraiment « sympathiques » comme on dit en Egypte et le mérite de P. La Mazière justifie l'accueil fait à son livre.

SEPT HISTOIRES DE SYRIE. — A. Poulleau. (*)

Il est curieux de lire : « Sept histoires de Syrie » de Mme A. Poulleau après « Partant pour la Syrie » de Pierre La Mazière — et on ne peut rêver contraste plus frappant. D'une part une étude documentée, précise, d'une franchise parfois cruelle, peinture d'intrigues et de milieux politiques où l'imagination et la poésie ne sont point de mise. D'autre part, l'œuvre d'une femme délicate et cultivée qui évoque devant nous une Syrie de rêve. Paysages, mœurs, décor s'enlèvent avec l'extraordinaire pureté de lignes d'un bas-relief antique ou la grâce souriante et pudique des figures qui enchantent nos yeux sur les vases grecs.

Parmi les sept nouvelles qui composent cette plaquette, certaines témoignent d'un esprit pénétrant aux observations malicieuses, d'autres d'une sensibilité profonde et vibrante. On souhaiterait seulement ça et là, une érudition plus discrète et la forme un peu précieuse de quelques passages gêne un peu l'impression d'art qui se dégage malgré tout de l'ensemble.

A l'inverse des écrivains modernes qui ont tous vu la Syrie en passant et cantonnés dans un milieu européen n'ont pu pénétrer son âme, Mme Poulleau, qui vit depuis longtemps en Orient, a essayé de s'assimiler ses mœurs, ses croyances et sa langue.

Souhaitons qu'après cette ébauche, fantaisie de lettrée et d'artiste, elle nous donne une étude documentée et précise sur ces milieux syriens que nous connaissons si mal. Ce serait à coup sûr le moyen de dissiper les préventions qui arrêtent bien des sympathies.

M. T. BAUDOUIN.

(*) Edit. Baudinière, Paris.

(*) Figuière, Editeur — Paris.

Le Courrier des Lettres néo-grecques

Memento: Nous avons reçu:

LES LIVRES.

Oiseaux Dévoyés, poèmes de Rabindranath Tagore, traduction néo-grecque de M. Makis Antéos (Ed. Grammata, Alexandrie).

M. Makis Antéos, malgré son jeune âge ou, peut-être, à cause de cela, est un apôtre ardent de la poésie lyrique. Connaissant à fond la langue anglaise — qu'il a eu l'occasion d'étudier en Angleterre — il a traduit avec beaucoup de bonheur une des plus belles œuvres du génial Tagore: les «Oiseaux Dévoyés». Il nous promet pour plus tard une traduction également soignée de «La Cueillette des Fruits». Nous l'attendons avec impatience.

La Force et la Joie, par Mme Angélique Panayotatou (édition Grammata, Alexandrie).

C'est un livre d'une portée et d'une utilité sociales considérables. Mme Panayotatou, se penche avec amour, sur les enfants déshérités et nous dit, avec une conviction émue, combien sont utiles à leur santé physique et à leur formation morale, la vie en plein air, la nourriture saine, les bains de mer et de soleil.

Nous deux, proses de M. Pierre Aguétant, traduction néo-grecque de M. Nicos Grimaldis (édition Grammata, Alexandrie).

Notre ami Grimaldis, nous a encore donné une nouvelle traduction d'une œuvrette particulièrement sympathique, et que l'on aime lire et relire, le soir venu, sous l'abat-jour de la lampe. C'est le livre de chevet par excellence et nous félicitons vivement le traducteur pour son heureux choix.

Vies Rythmiques, poèmes en prose de M. Polys Modinos (édition Grammata, Alexandrie).

Voilà une œuvre comme il nous en est donné rarement — hélas — de lire. Edition hautement soignée, inspiration élevée, élégance de style, tout est là pour faire la joie de nos yeux et de notre cerveau. Nous sommes littéralement ravis de l'aubaine et nous remercions M. Modinos pour le beau régal artistique qu'il nous a fait.

Roses de l'Aurore, poèmes de M. Georges P. Dimacos, (aux soins de la Maison d'Éditions Grammata, Alexandrie, 1927).

Ce recueil contient plusieurs poèmes agréables de sentiment et de forme et qui nous permettent d'apprécier le beau talent naissant de M. Dimacos, tout fait de rêve et de douceur. Autant de petits tableaux d'un charme prenant et d'une délicatesse infinie.

LES REVUES.

Néa Zoï (La Vie Nouvelle) Alexandrie. Le numéro de Juillet—Août de cette très intéressante publication est composé de façon fort heureuse. On y rencontre des vers traduits par Grimaldis, Papapanoutsos, Antéos et une belle pièce en un acte, de M. C. N. Constantinidis: «Le Rire ensanglanté». À côté de cela, des notes sur les nouveaux livres et sur le mouvement littéraire, du plus haut intérêt.

Erevna. (La Recherche) Alexandrie. — Ce beau fascicule, est consacré à la vie et à l'œuvre du sublime Beethoven dont M. A. Zachos, l'avocat bien connu, a entrepris de retracer l'existence douloureuse et de souligner l'influence énorme exercée par le Titan sur l'art divin de la Musique.

Alexandrini Techni. (L'Art Alexandrin). — Sommaire vraiment très riche et d'un éclectisme parfait. Des vers des poètes Griparis, Pétrios Magnis, C. N. Constantinidis, Mme Rica Sengopoulou, Marios Vaianos, P. Vrissimitzakis; une nouvelle de M. C. Faltaïts, un article d'opinion de M. Antéos, la suite du drame en 3 actes de M. A. Léontis: «Esclaves dans la Haine», des notules sur les livres nouveaux, les revues, etc.

Ta Ellinica Grammata. (Les Lettres Grecques), Athènes. — Cette très importante publication bi-mensuelle est dirigée par deux journalistes éminents: MM. Costis Bastias et B. Malatakis, et compte une véritable pléiade de collaborateurs de talent parmi lesquels nous relevons les noms de MM. Delmouzos, Cacouros, Paidoussis, Papanavros, etc. La parution d'une pareille revue est à plus d'un point de vue consolante et marque une étape dans les lettres néo-grecques.

I Nea Techni. (L'art Nouveau), Athènes. — Revue littéraire publiée sous la direction de M. Marios Vaianos. Y collaborent les meilleurs des écrivains grecs: Lapathiotis, Alkis Thrylos, Tellos Agras, Léon, Razellos, etc.

Panegyptia. — Cette vivante publication pour enfants continue à paraître à Alexandrie, faisant, sous la direction conjugée et savante de MM. Pargas et Grimaldis, la joie non seulement des tout petits, mais aussi de ceux qui veulent bien en suivre les pages intéressantes et substantielles.

Isis. — Hebdomadaire illustré, dirigé par notre ami Lahanokardis. Toujours sur la brèche lorsqu'il s'agit de questions littéraires, artistiques et sociales.

Othoni. — Publication hebdomadaire de littérature et d'art, paraissant à Alexandrie. Rédacteur en chef M. Mikès Anatolés.

P. S.

LE TOURING-CLUB DE FRANCE, fondé en 1890, est actuellement la plus grande Association touristique.

Les Touristes de toutes Nationalités qui se rendent en France, ont le plus grand intérêt à s'inscrire au nombre de ses Sociétaires.

Pour tous renseignements, s'adresser à la MAISON DE FRANCE, local de la Chambre de Commerce française, où le Délégué du T. C. F. expliquera en détail tous les avantages matériels attachés à la qualité de Membre de l'Association, remises, réductions de tarifs, facilités douanières, etc. parmi lesquels figure le Service gratuit de la Revue Mensuelle illustrée. Ecrire au besoin: BOITE POSTALE 1688 - LE CAIRE.

Le montant de la Cotisation Annuelle est de 15 francs pour les Membres habitant la FRANCE et de 20 francs pour ceux habitant l'ETRANGER.

POUR VOYAGER AVANTAGEUSEMENT EN FRANCE, SOYEZ MEMBRES DU T. C. F.

L'homme a la prétention d'être quelqu'un avec l'ambition de devenir quelque chose.

La perfection est une allégorie, puisque la beauté ne l'atteint même pas.

Le plus beau mélange de l'homme, c'est de pouvoir confondre les vibrations de son âme avec le rythme de son cœur.

Enlève à l'écrivain ce qu'il a acquis et regarde ce qu'il reste.

L'homme est pour la femme une arme dont elle ne peut pas se servir.

De nos jours, un idéaliste est taxé de snob. Il y a des gens qui deviennent poètes à la sueur de leurs fronts.

Il y a de plus beaux élans dans la prose que dans la poésie.

BRINDILLES.

L'ESPRIT DE JEROME K. JEROME

Jerome K. Jerome, qui vient d'être enlevé aux lettres anglaises par une brève maladie, était un des littérateurs les plus populaires de son pays. Il fut un remarquable humoriste.

Il existe bien des genres d'humour. L'esprit amer d'un Samuel Johnson ou d'un Swift n'a qu'un lointain rapport avec la malice licencieuse de Daniel Stern. De même l'humour ravageuse d'Octave Mirbeau diffère beaucoup de la fantaisie inventive d'Alphonse Allais.

La gaieté souriante de Jerome K. Jerome ressemble à la blague que montrent nos peintres, à l'heure du repos, à l'atelier. L'auteur se mêle parfois de philosophe, parce qu'il est entendu qu'un humoriste n'a de qualité que par la finesse de son observation, mais peu importe la profondeur de la philosophie. L'humour est surtout une affaire de forme. Jerome K. Jerome, dans une lettre qu'il nous écrivait naguère, définissait ainsi son art : « L'humour n'est pas un mets, c'est une sauce ; ce n'est pas une fleur, mais un parfum ; ce n'est pas un visage, mais un sourire. »

Il a joui d'une considérable renommée parce que, dans son pays de brume, il a su répandre la joie. Chez nous, on distribue des prix à une foule de prosateurs de bonne volonté qui n'ont jamais causé de satisfaction qu'à une faible minorité de lecteurs. On devrait combler d'honneurs ceux qui ont résolu ce grand problème social de créer des heureux par le rire, de nous faire oublier pendant une heure les mille petits tourments de l'existence. Alors, jugeant la littérature à ce point de vue humanitaire, on reconnaîtra que Tristan Bernard est un grand bienfaiteur et on lui décernera les palmes de la reconnaissance, à lui qui ne fait partie d'aucune académie.

Jerome K. Jerome, après avoir été employé, instituteur, acteur et journaliste, débuta dans les lettres par un livre sur les comédiens. Ses deux volumes à succès furent publiés ensuite : *Les Pensées paresseuses d'un Paresseux* et *Trois Hommes dans un Bateau*.

Il ne compose pas un livre, parce que l'ordre répugne à l'écrivain anglais et surtout à l'auteur comique. Il feint de se donner un but, puis avance par zigzags, se perdant dans les digressions innombrables. Il s'amuse tout en nous amusant. Ses essais sont une flânerie, un vagabondage à travers des souvenirs joyeux. Il possède un stock inépuisable d'histoires sur les hommes et sur les animaux. Il sait faire parler les bêtes avec plus d'esprit que La Fontaine.

Dans *Notes de Roman*, il invente une conversation, entre les oiseaux de son jardin, qui dépasse l'esprit de Chantecler. On y trouve des passages comme celui-ci :

« Un vieux râle des champs avait son domicile dans notre voisinage. Sa façon de déranger tous les autres oiseaux et de les empêcher de dormir était simplement honteuse. Amanda, notre bonne, qui n'était pas de la campagne, l'avait pris tout d'abord pour une de ces

horloges dénommées coucous et elle se demandait qui remontait le coucou ainsi et pourquoi on faisait cela toute la nuit, surtout pourquoi on n'y mettait pas de l'huile. Le jeu de ce râle commençait à la nuit tombante, à l'heure où tout oiseau qui se respecte s'apprête à faire son somme.

« Une famille de grives avait son nid à quelques mètres de distance et, en entendant le bruit, ils entraient tous dans une colère folle.

« — Voilà l'idiot qui recommence, disait la mère. Pourquoi ne nous sert-il pas ça dans le jour, si nous sommes condamnés à le subir ?

« Au bout d'un instant, les enfants grives étaient réveillés, naturellement, et se mettaient à piailler. Alors la fureur de la mère n'avait plus de bornes.

« — Tu ne pourrais pas lui dire quelque chose ? insinuait-elle à son mari. Comment veux-tu que les petits dorment, avec ce potin continuel ? Autant aller vivre dans une scierie !

« LUI. — Hé, là-bas ! Vous ne pourriez pas fermer ça ? Ma femme se plaint que les gosses ne peuvent pas clore l'œil.

« LE RALE. — Qu'elle la ferme d'abord, elle. Après cela, nous verrons.

« Et il recommençait plus fort que jamais.

« Alors une maman merle, qui n'habitait pas loin, intervenait à son tour.

« — C'est une râclée qu'il lui faut. Si je n'avais pas le malheur d'être du sexe faible, je la lui donnerais.

« — Ah ! madame, comme vous avez raison, opinait la grive. Je me fatigue à répéter cela à mon mari. Mais lui, se déranger ? Il n'y a rien de fait.

« — Ah ! chère madame, rétorquait Mme Merle. Ils sont tous pareils !

« Un moineau à un autre moineau :

« — Que le diable m'enlève, Bill, si cet animal-là ne se figure pas chanter !

« BILL. — C'est pas sa faute. Quelqu'un a déposé deux sous dans le trou. Il ne peut plus s'arrêter. »

Il arrive souvent à Jerome K. Jerome d'exprimer sa pensée sous la forme d'un aphorisme, d'une sentence, mais il y met invariablement une touche personnelle. Par exemple :

« L'amour est comme la rougeole. Tout le monde y passe, mais une fois seulement. »

« Le monde doit être pour les gens très intelligents un endroit bien désagréable. Les ignorants ne les aiment pas. Quant à eux, ils se détestent cordialement. »

« Être pauvre, ce n'est rien. Ce qui est gênant, c'est qu'on le sache. »

« Ne disons pas de mal des ambitieux. Sans eux, où en serions-nous ? »

Plusieurs livres de Jerome K. Jerome ont été traduits en français. Mais la drôlerie d'un humoriste

s'évanouit en grande partie quand elle passe dans une autre langue et sous un autre climat.

Les auteurs comiques doivent se résigner à ne conquérir qu'une partie du monde.

On n'imagine pas un auditoire de Japonais ou de Malgaches applaudissant une pièce de Labiche ou de Romain Coolus.

Il est vrai qu'il nous arrive de couvrir de fleurs une danseuse noire, mais certaines renommées sont dues plus à notre snobisme qu'à un choix réfléchi de notre goût

Gaston SEVRETTE.

Chronique Cinématographique

LES REPRISES

Les cinémas nous ont depuis quelque temps présenté une seconde fois des films remarquables. Nous avons revu avec plaisir « Madame Sans-Gêne », « La grande Duchesse et le Garçon d'étage », « Incognito », — « Rivaies » avec Bébé Daniels — « Don X, fils de Zorro », qui est du Douglas Fairbanks très ordinaire, etc...

Voici que pour la troisième fois on nous sert « La femme nue » d'Henri Bataille, adapté par Léonce Perret.

Cette reprise s'imposait-elle ?

« La femme nue » est en effet loin d'être un des meilleurs films de la cinématographie française. Outre sa longueur exagérée, l'abondance des sous-titres, est fatigante. L'interprétation est certes assez bonne : Louise Lagrange est tout-à-fait charmante, mais ne paraît pas faite pour les scènes pathétiques. — Pérovitch se tire fort bien d'un rôle très ingrat, mais Nita Naldi, « Vamp » professionnelle, nous paraît lourde et vulgaire. Elle n'a aucun pouvoir de séduction et sa beauté est discutable. Elle ne manque d'ailleurs pas de nous exhiber des jambes parfaites aussi souvent que possible. — André Nox campe une silhouette intéressante. — Maurice de Canonge nous émeut dans le rôle de Rouchard.

Les décors d'intérieurs sont quelconques si ce n'est le salon de la princesse de Chabran où d'immenses rideaux sont d'un curieux effet.

Les toilettes sont bien choisies : Louise Lagrange est habillée avec une simple élégance. Les toilettes de Nita Naldi sont plus « voyantes », ses coiffures très originales.

Mais il y a dans « La femme nue » un charmant décor naturel : la maison provençale où se dénoue le film. Il faut aussi noter le jardin au pied de la basilique de Montmartre.

Le carnaval de Nice, le feu d'artifice, la fête chez Bernier et surtout les scènes qui évoquent la vie de Montparnasse et de Montmartre sont des tableaux remarquables.

Reste le dénouement qui, très américain, n'est pas mal trouvé puisqu'il est admis qu'un film doit se terminer d'une façon heureuse. Il me semble tout de même que la fin de la pièce d'Henri Bataille était plus touchante et nous aurait laissé une plus profonde impression.

La longueur de ce film le rend malheureusement ennuyeux, des coupes habiles et la suppression de la moitié du texte pourraient en faire une sorte de chef-d'œuvre.

Nous avons revu avec plaisir « La grande Duchesse et le Garçon d'étage », cette comédie charmante paraît sans défauts. Elle a le mérite d'être interprétée par des artistes de grande valeur. L'éloge d'Adolphe Menjou n'est plus à faire, il joue avec aisance, autorité et tact des rôles tout-à-fait différents : tour à tour l'amoureux auquel vont toutes les sympathies et le traître qui répugne. La grande duchesse Xénia, c'était Florence Vidor et vraiment on ne l'imagine pas autre. Elle a de la grâce et de la noblesse. On la voit très bien aussi en grande-duchesse Aurora de « Königsmark » au lieu et place de Madame Huguette Duflos qui n'était que jolie. Le grand duc Paul et le jeune duc Pierre sont des physionomies très intéressantes.

Ce film est tout entier un film de studio, sans aucun extérieur. Ses décors sont soignés sans beaucoup d'originalité cependant.

Enfin il nous a été donné d'admirer des toilettes qui sont élégantes et du meilleur goût.

Nous devons ensuite mentionner « L'abbé Constantin », la délicieuse comédie tirée du roman de Halévy, ce film est remarquablement interprété par Jean Coquelin, Claude France et Geneviève Cargèse.

Les cinémas en général ne nous présentent en ce moment que des rééditions ou des films secondaires. Néanmoins l'Américain Cosmograph et le Métropole nous donnent des films nouveaux ou du moins qui n'ont pas encore passé au Caire :

« Le Capitaine Rascasse » (dénommé ici « La Reine du Whisky ») est un cinéroman amusant, très abracadabrant, ce qui n'est pas désagréable de temps à autre. Il a le mérite de réunir une pléiade de bons artistes comme Gabrio, Claude Mérelle, Alice Tissot, Jeanne Helbling, Paulette Berger, Jean Devalde, Ollivier, P. Hot, Kerly, Bonnet, Jim Gerlads. Les extérieurs exotiques sont malheureusement beaucoup trop artificiels : quelques palmiers en pots nous représentent une forêt tropicale, mais nous y voyons en détail le vieux Marseille, le port et quelques jolis paysages maritimes.

En même temps que « La Reine du Whisky » nous avons vu « La belle Nivernaise » de Jean Epstein et « Le marchand de plaisirs » de Marcel L'Herbier. Deux œuvres de ces maîtres du film d'avant-garde française ne sauraient être banales : Le premier nous conduit en péniche sur les rivières de France, il est très bien joué par Blanche Montel, Maurice Touzé et Pierre Hot. Le second nous présente Jacque Catelain sous un aspect inattendu, il est entouré par Marcelle Pradot, Philippe Hériot et Claire Prélia.

Il y a dans ce film des scènes d'un réalisme effrayant. Marcelle Pradot, un peu trop maigre, est tout de même gracieuse, Philippe Hériot surtout a campé une figure de brute repoussante. Les toilettes sont délicieuses quoique un peu démodées, (car ce film, comme d'ailleurs « La belle Nivernaise », date de quatre ou cinq ans), les jolis paysages abondent; des extérieurs pris dans les dunes du Touquet et de Paris-Plage contrastent avec ceux de jardins et de pergolas fleuries. Les intérieurs sont « stylisés », surtout la chambre de la jeune fille, toute tendue de rideaux blancs.

Enfin, les cinémas, à grand renfort de publicité, nous annoncent pour ce mois-ci des programmes particulièrement choisis. Nous allons revoir : « J'accuse », que nous avons vu la première fois en 1920, les « Dix Commandements » qu'il faut recommander tout particulièrement aux personnes atteintes d'insomnies, d'autres vieux films encore qui, espérons-le, après cette brève apparition, disparaîtraient pour toujours, du moins jusqu'à l'été prochain.

M. B.

PEUT-ÊTRE LAISSONS-NOUS...

Peut-être laissons-nous mourir notre amitié,
 Les lettres se font plus rares, il y a la vie,
 Les soucis, le besoin d'arriver, les envies.
 On a beau dire qu'on ne s'oublie pas.
 Quelque chose de nous se plaint encor tout bas
 Et puis ce sera le grand silence.
 « Qu'est-il devenu ? » pense celui qui est resté fidèle,
 Il évoque un baiser d'homme, tel soir de peine,
 Et des cigarettes gâchées ensemble...
 Un total facile à reconstituer.
 Eh ! quoi, c'était si peu, notre amitié
 Un baiser d'homme, il y eut ce baiser d'homme,
 Ces confidences douloureuses chuchotées,
 Les mêmes haines qui faisaient place à de la peine
 — De la peine tout court, chère tendresse humaine —
 De la peine de jeunes hommes, et ces regards
 Qui pressentaient déjà l'âcre goût du départ...
 Mon ami, qui étiez si proche, quel silence !
 Obscurément je crois que de vagues reproches
 Informulés, vont mettre entre nous la distance
 Plus grave que l'éloignement et le silence.
 Je sais bien, je sais bien, parce qu'il y a la vie,
 La nonchalance, — et cependant cette mélancolie
 Peureuse de vieillir de notre amitié morte,
 Comme si l'on avait, là-bas, fermé des portes...

Marcel MILLET.

LES SPORTS



Le vainqueur **PIERRE ZOURIDIS**

Dimanche 31 juillet écoulé, à 6 heures du matin, s'est disputé le championnat d'Egypte pour la Course à Bicyclettes organisé par le *Club Athlétique du Caire*.

Quatre équipes se trouvent en présence.

- 1) Club Athlétique du Caire.
- 2) Greek Athletic Club,
- 3) Union Sportive Lycéenne,
- 4) Squadra Italiana Unione.

Le parcours était de 40 km. soit 3 fois le tour du pont des Anglais au pont de Zamalek.

Le vainqueur fut le jeune Pierre Zouridis (Greek Athletic Club), âgé de 14 ans et qui couvrit la distance en 1 heure 5 minutes. Il concourait pour la première fois et son coup d'essai fut un coup de maître.

M. Joseph Miliotis, du Club Athlétique du Caire, est arrivé second; M. Faltis, de l'Union Sportive Lycéenne, s'est vu classer troisième.

— C'est avec un réel chagrin que nous avons appris la mort survenue à Athènes (Grèce) de M. le Capitaine de Vaisseau André J. Pasmazoglou, l'un des plus brillants officiers de la Marine de Guerre Hellénique, à l'âge de 26 ans. Devant lui s'ouvrait une carrière de tout premier ordre, mais la mort cruelle en a décidé autrement.

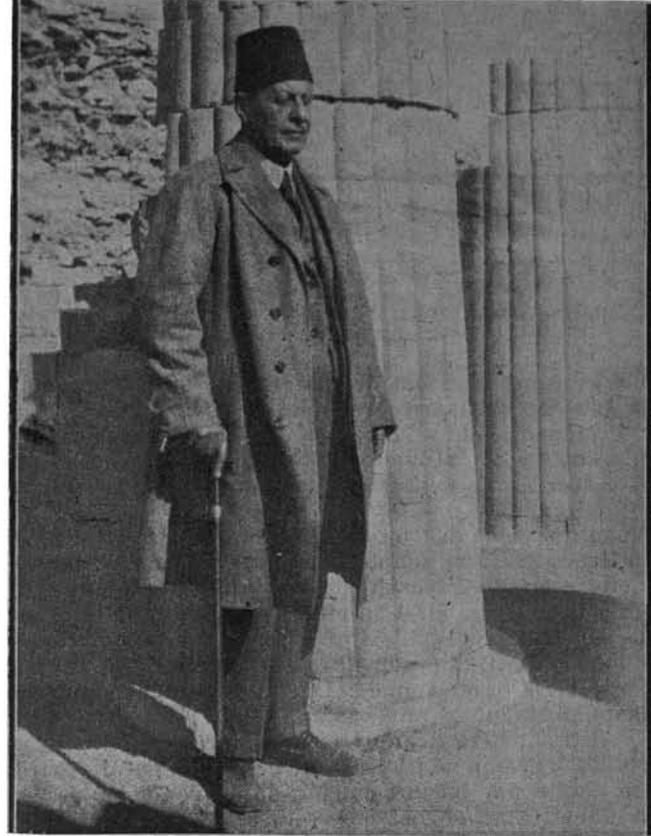
À MM. Etienne et Georges Pasmazoglou, ses frères, ainsi qu'aux autres membres de la famille affligée, nous exprimons nos condoléances sincères et émues.

— Nous avons eu le regret de perdre la semaine dernière M. E. Setton, chef du Change et fondé-de-pouvoirs du Comptoir National d'Escompte de Paris, emporté en quelques jours des suites d'un fûté panaris.

Il semble inutile de rappeler ici sa bonté qui le faisait aimer de tous ses subordonnés et de tous ses amis, sa loyauté qui lui avait, depuis longtemps, gagné l'estime de ses supérieurs, son éternelle bonne humeur qui déridait quiconque l'approchait. Très populaire, sa mort met en deuil le monde bancaire où il était connu pour son activité extrême.

Très affectés de cette disparition aussi rapide qu'atristante, les nombreux amis de «La Semaine Egyptienne» prient les familles endeuillées de trouver ici l'expression de leurs condoléances les plus émues.

— Vient de disparaître également Mme A. Sarda, mère de nos amis MM. J. et E. Sarda. «La Semaine Egyptienne» s'associe cordialement à la douleur des familles qu'afflige ce deuil.



Dr. YACOUB SARROUF

Le très regretté Dr. Yacoub Sarrouf est né à Hadeth-Beirut, Mont-Liban, en 1852.

Il fit ses études élémentaires dans les Ecoles des Missions Américaines, à Souk el Garh et à Abeih-Liban.

Il rejoignit l'Université Américaine de Beirut en 1866, dès son ouverture; il y poursuivit ses études jusqu'en 1870 date à laquelle il les termina.

Il débute comme instituteur aux Ecoles Américaines à Saidah et à Tripoli. Puis il est invité par la Faculté de l'Université Américaine à Beirut où il revient en qualité de Professeur des Sciences Physiques et Chimiques.

C'est à cette époque qu'il y rencontra son associé, son ami, son frère spirituel, le Dr. Faris Nemr. Tous les deux professent à l'Université jusqu'en 1885.

En 1876, ils commencèrent la publication de **Al-Muktataf**, revue scientifique mensuelle de 24 pages. **Al-Muktataf** compte maintenant 51 années d'existence et paraît tous les mois sur 130 pages environ.

L'an dernier furent célébrées ses « noces d'or » et c'est bien le premier cinquantenaire « journalistique-scientifique » de tout l'Orient.

Le Dr. Sarrouf s'occupait lui-même, jusqu'à sa dernière minute, de la rédaction de cette revue qui contribua énormément au développement scientifique des Egyptiens.

En 1888 il fonda avec le Dr. Nimr et feu Chahine Bey Mankarius le journal **Al-Mokattam**, l'un des plus grands quotidiens de langue arabe paraissant en Egypte.

Al-Muktataf avait salué la parution de notre revue avec des paroles aussi élogieuses que touchantes.

À la famille frappée par ce deuil cruel nous présentons nos condoléances les plus émues.

Spectacles de la Semaine

CINÉMA EMPIRE — *Sa femme l'inconnue*

JOSY PALACE (ex Kléber) — *Relâche*

CINÉMA METROPOLE — *Vies brisées*

GAUMONT PALACE — *Relâche*

CINÉMA UNION — *Relâche*

AMERICAN COSMOGRAPH — *Un homme sans conscience*

CINÉMA TRIOMPHE — *A l'Ombre des Pagodes*

NEW GARDEN THÉÂTRE — *Cinéma-Attractions.*

FANTASIO — *Dancing-Attractions.*

GROPPI — *Cinéma-Dancing-Musique-Diners.*

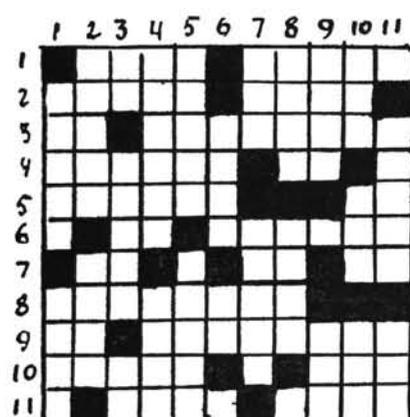
LEMONIA — *Dancing-Concert.*

LIDO (Embaheh) — *Dancing-Attractions-Music Hall-Diners.*

NOS GRANDS CONCOURS DOTÉS DE PRIX

Mots croisés par M. Goldenberg

Horizontalement:



- 8 lances.
9 conjonction — bâtiments et instruments propres à la fabrication du sel.
10 mathématicien écossais (1550-1617) — consonne — prénom
11 voyelle — corps simple d'un gris bleuâtre — en supposant.

Verticalement

- 1 graisses fondues des ruminants — légumineuses césalpinées.
2 5 lettres de cantonal — temps précis où un événement a eu lieu.
3 interjection — pervers — lettre grecque.
4 ville d'Italie — lac d'Italie
5 substance gomme-résineuse employée pour la fabrication des vernis-chamois.
6 ville d'Allemagne — connaissance d'une chose — voyelle.
7 une pièce de charpente — chef en gaulois.
8 fleuve d'Allemagne — couleur — consonne.
9 cérémonie religieuse chrétienne — voyelle — se met devant certains noms Sud-Américains.
10 terme de tennis — enlève — rivière d'Asie.
11 voyelle — pris de passion — du verbe être.

NOS PRIMES.

- 1er Prix. — Un abonnement d'un an à « La Semaine Egyptienne ».
2ème Prix. — Un stylo Conway-Stewart.
3ème Prix. — Un portefeuille en cuir.
4ème Prix. — Un abonnement de six mois à « La Semaine Egyptienne ».
5ème Prix. — Une jolie boîte de papier à lettres.
6ème Prix. — Une boîte de 12 crayons couleurs.
7ème Prix. — Une boîte de compas.
8ème Prix. — Un album pour autographes.
9ème Prix. — Un encrier.
10ème Prix. — Un album pour photos.

LES SOLUTIONS DOIVENT NOUS PARVENIR AVANT
LE 25 AOUT 1927 ACCOMPAGNEES DU BON CI-DESSOUS.
ELLES SERONT PUBLIEES DANS NOTRE NUMERO
DE SEPTEMBRE 1927.

ENQUÊTE SUR LE CINÉMA

Est-ce un art ?

Est-ce une industrie ?

LES REPONSES DOIVENT NOUS PARVENIR
JUSQU'A LA FIN SEPTEMBRE ACCOMPAGNEES DU BON CI-BAS :

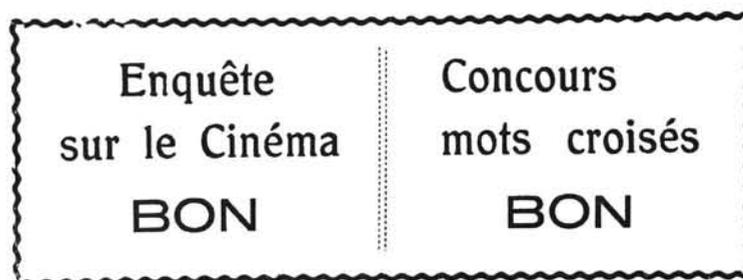
LES MEILLEURES REPONSES SERONT PUBLIEES DANS
« LA SEMAINE EGYPTIENNE »

1er Prix. — Walt Whitman: CALAMUS (Edition du Sablier de Genève, sur vélin anglais, numérotée, No. 61).

2ème Prix. — Georges Duhamel: LAPOINTE et ROPITEAU (édition du Sablier de Genève, numérotée, No. 363).

3ème Prix. — Luc Durtain: FACE A FACE (édition de luxe, sur vergé d'Arches, exemplaire No. XXXV).

4ème Prix. — Stéphane Mallarmé: VERS DE CIRCONSTANCE (édition originale de la Nouvelle Revue Française, exemplaire No. 148).



“ The LOTUS ”

Le dernier fascicule de « The Lotus », publication mensuelle de langue anglaise, illustrée, éditée par Mme Monica Cooper, et dirigée par Mlle Vera Cooper, vient de nous parvenir. Luxueusement présenté, il abonde en illustrations et textes du plus haut intérêt. Mlle Vera Cooper mérite d'être encouragée dans son bel effort artistique par tous ceux qui ont à cœur la diffusion de la langue anglaise dans ce beau pays d'Egypte.

Les Primes sont exposées à la Librairie d'Art 23, Rue Kasr-el-Nil, Le Caire

En visitant la Grèce

ne manquez pas de descendre à

L'AKTAION PALACE HOTEL

au Nouveau-Phalère

(à un quart d'heure d'Athènes)

le rendez-vous select par excellence

Climat merveilleux - - -

Situation idéale au bord de la mer

Dernier confort - - -

Cuisine de 1^{er} Ordre - - -

Small-Dance, Jazz-Orchestre. - -

Conditions de séjour avantageuses